

Agnès RICHOMME
Jeanne d'Arc
Collection "Belles Histoires et Belles Vies"
5

Jeanne d'Arc

★

La vie si belle, si enthousiasmante de cette jeune Lorraine qui, encore enfant, reçut une mission tellement extraordinaire, ne t'a-t-elle pas fait rêver quelquefois ?

Quitter son village, monter à cheval, livrer des batailles pour libérer la France, c'est si beau, si attirant...

Mais ne t'y trompe pas : dans cette vie extraordinaire, il n'y a eu au fond qu'un seul fil conducteur : la volonté d'accomplir jusqu'au bout, quoi qu'il en coûte, ce que Dieu lui demandait. Et cela l'a menée jusqu'au martyre.

Loin donc de te faire rêver à des choses splendides mais irréalisables, l'exemple de Jeanne la vaillante doit t'entraîner à faire de chacun des jours de ta vie, avec toutes les actions petites ou grandes qui s'y rencontrent, une belle réussite.

Si tu le lui demandes, elle t'y aidera avec joie, puisqu'elle est une sainte.

Et retiens si tu veux, une seule phrase qui résume parfaitement sa vie, une phrase qui était sa devise et que tu ferais bien de prendre comme consigne :

DIEU PREMIER SERVI

Agnès RICHOMME.



1 C'est le 6 janvier 1412, jour de l'Epiphanie. Il fait encore grand'nuit, et surtout grand froid.

Le petit village de Domremy, dans la douce terre lorraine, dort encore tandis qu'il gèle dur au dehors. Tout est noir. C'est la pleine nuit.

Et pourtant, voici que les coqs se mettent à chanter, comme s'ils avaient vu poindre le jour. Les gens s'éveillent et s'étonnent de cette erreur de leurs volatiles. Ils se demandent ce qui a pu arriver.



2 Ce qui est arrivé ? Tout simplement qu'une petite fille vient de naître, dans la maison de Jacques d'Arc. Et que cette petite fille, qui pour le moment n'est qu'un tout petit bébé que sa maman embrasse sur le front, cette petite fille aura une destinée extraordinaire.

Cette petite Jeanne, Dieu lui a confié d'avance une grande mission, celle de délivrer son pays de l'envahisseur.

Et c'est pour cela sans doute qu'en cette nuit mémorable, les coqs chantent comme s'ils avaient vu le jour.



3 La maman de cette petite fille se nommait Isabelle, mais on l'appelait familièrement Zabillet, et l'on ajoutait à ce nom de Zabillet « la Romée » parce que Zabillet avait fait, sans doute, le pèlerinage de Rome.

Jacques et Isabelle étaient des paysans, qui vivaient de cette belle vie des champs dans leur maison heureuse, entourés de leurs enfants (Jeanne était la 5e enfant).

Ils n'avaient guère d'instruction, mais une foi solide et des qualités de fond qui les faisaient estimer de tous.



4 C'est ainsi que Jacques avait été nommé « doyen » du pays, c'est-à-dire délégué des habitants pour les fonctions administratives. Poste de confiance, dont il s'acquittait avec un grand esprit de droiture et de justice.

A sa femme revenait surtout la tâche d'éveiller et de développer chez leurs enfants ces vertus solides qui en feront des hommes et des femmes prêts à vivre courageusement leur vie et dignes de porter le titre de chrétiens.



5 Jeanne le dira elle-même plus tard à ses juges : « J'ai appris, de ma mère, le Pater noster, l'Ave Maria, le Credo, et de personne d'autre que de ma mère je n'ai reçu ma croyance », cette croyance si ferme et si haute qui la faisait se déclarer « fille de Dieu » avec autant de simplicité que de fierté.

Heureuse Jeannette, qui suça avec le lait de sa maman cette foi ardente en même temps que cette certitude de notre magnifique destinée de fils et filles de Dieu !



6 En attendant, Jeannette est un tout petit bébé que son papa porte bien vite à l'église paroissiale pour qu'elle y soit baptisée.

Les cloches de Domremy sonnent joyeusement, célébrant l'entrée de la petite dans la grande famille des enfants de Dieu, comme les coqs avaient célébré l'arrivée sur la terre de France de celle qui allait tant aimer son pays et se dévouer pour lui. Il fait froid toujours, mais chacun se sent une chaleur au cœur.



7 Et le poupon grandit, devient une petite fille rieuse qui bientôt fait la joie de toute la maisonnée. Maman Zabillet lui apprend à mesure tout ce qu'une fillette des champs doit connaître en ce temps-là : bientôt elle sait, comme ses compagnes de Domremy, filer la laine et le lin, coudre, tricoter — et aussi tenir la maison propre et même préparer la soupe.

Et sa maman lui explique en même temps comment, avec ces actions toutes simples qui forment la vie d'une femme, on peut donner beaucoup d'amour au Bon Dieu — comme fit en sa maison de Nazareth la sainte Vierge Marie.



8 Ainsi Jeannette fait en toute simplicité son apprentissage de sainte.

Elle dira plus tard qu'elle « n'apprit pas à distinguer un A d'un B ». Pourtant elle alla sans doute, avec les autres enfants de Domremy, à l'école chez des religieux du voisinage, mais l'instruction consistait surtout à apprendre à bien vivre, dans le respect des lois de Dieu.

Il y avait chez ces religieux, à Maxey-sur-Meuse, une statue de saint Michel qu'on vénérait fort. Et dans sa propre paroisse, à Domremy, Jeannette aimait bien une statuette de sainte Marguerite, qui existe encore.



9 Mais surtout, sa chère maman ne manquait pas une occasion de lui donner une idée vraie de la religion.

A propos de tout, elle lui expliquait le sens de notre existence sur la terre. Elle lui racontait aussi la vie de Notre Seigneur, dont elle mêlait les épisodes à tous les détails de leur vie à eux.

Aussi avec quel ardent désir Jeannette attendait-elle que vînt le moment où elle serait assez grande pour recevoir Jésus dans la sainte Communion !



10 Quelle joie pour elle et pour tous les siens lorsque ce jour arrive !

Sans doute ne se doutait-elle pas encore, en disant et répétant à Jésus qu'elle l'aimait et qu'elle désirait lui faire plaisir en tout, de quelle manière extraordinaire il la ferait devenir une sainte.

Elle est d'ailleurs aussi ardente au jeu qu'à la prière. Quelles parties elle fait avec ses camarades du village !

Lorsque c'est son tour de garder le troupeau communal, c'est comme une fête pour elle.



11 On s'en va en bande avec les moutons. Il y a là, près de Jeannette, Mengette, et Michel, et Hauviette, et Colas, et d'autres encore. La prairie sent bon, elle est pleine de fleurs. Alors on fait des guirlandes, des couronnes. On court, on se poursuit, on crie et l'on chante, un œil toujours ouvert sur le troupeau. Comme les heures passent vite ! On revient un peu ivres d'air, de soleil et de chansons.

D'autres fois, c'est au Bois Chenu qu'on se retrouve tous ensemble pour de joyeuses parties.



12 Et puis il y a les jours de fête ! Ces jours-là, libre de toute garde et de tout souci, la bande retrouvait la jeunesse du village sous l'Arbre des Fées. Et l'on s'en donnait à cœur joie de rire et de danser.

Pourtant, à certains moments, Jeannette s'esquivait pour s'en aller passer quelques instants près de Notre Dame. Ses camarades la cherchaient bientôt et la retrouvaient ainsi, priant de tout son cœur.

Elle aimait surtout la petite chapelle dans les bois qu'on appelait Notre-Dame de Bermont, et qui existe encore là-bas, au doux pays de Lorraine.



13 C'est qu'il y avait de bien fortes raisons de prier, dans cette période si triste de l'histoire de notre pays.

Le pauvre Roi Charles VI devenu fou, sa femme Isabeau avait en quelque sorte vendu le royaume de France aux Anglais. Le Dauphin Charles n'avait plus qu'un tout petit morceau du pays; il résidait à Bourges et ne savait même plus, avec tous ces malheurs, s'il était vraiment l'héritier légitime du royaume.

Si petite qu'elle fût, Jeanne avait toujours, à la maison, entendu parler de la guerre.



14 Car les provinces se battaient les unes contre les autres, selon qu'elles se considéraient comme françaises ou anglaises.

C'est très souvent que Jeannette trouvait, assis au foyer familial, un moine passant ou un commissionnaire quelconque qui racontait les malheurs de la patrie.

Et son cœur de Française se serrait très fort, tandis que ses mains se joignaient vers Dieu.

La guerre entraîne toujours tant de misère avec elle ! Jeanne songeait à toutes ces calamités et se demandait comment le Seigneur s'y prendrait pour remettre de l'ordre.



15 Et quand la veillée était terminée, c'est de bon cœur qu'elle offrait son repas et son lit au passant, heureuse de se priver et de coucher sur la dure pour essayer d'obtenir, par la charité et le sacrifice, la miséricorde de Dieu au beau pays de France.

Jeannette a passé ses 13 ans. Elle est grande, brune agréable à regarder.

Ce matin-là, elle s'en va, sa quenouille en main garder le troupeau. Mais ses amies l'appellent. « On joue à courir, tu en es, n'est-ce pas ? » Et Jeanne court si vite que la petite Hauviette dira plus tard « qu'elle la voyait voler au ras du sol ».



16 Elle a bientôt distancé ses compagnes. Voici soudain devant elle un tout jeune homme, inconnu d'elle, qui lui dit de rentrer à la maison, car sa mère a besoin d'elle.

Jeanne bondit. Mais sa maman, surprise, s'étonne de la voir revenir. Elle lui dit que quelqu'un, sûrement, s'est moqué d'elle. « Retourne vite, et coupe par le potager, pour gagner du temps ». Jeanne s'empresse. Mais qu'est-ce que cette lumière extraordinaire, du côté de l'église ? Jeanne s'arrête, médusée, n'ayant jamais vu pareille clarté. Elle est là, clouée sur place, à se demander ce que cela veut dire.





17 Elle entend alors une voix qui lui parle : « Jeanne, il te faut changer d'âme et faire des actions merveilleuses, car le Roi du Ciel t'a choisie pour aider le Roi de France. Il te faudra, vêtue en homme, porter les armes, être capitaine dans la guerre... »

Emue et interdite encore, Jeanne se reprit et fit d'abord un grand signe de croix, mais la Voix répéta l'ordre et Jeanne dira à son procès : « Je la crus aussitôt:.. car elle parlait un vrai parler d'ange ». Son âme en était sûre : c'était saint Michel qui lui avait apporté cet ordre de Dieu

18 Son premier sentiment est de joie, car avant tout elle retient que le Seigneur veut faire quelque chose pour la France.

Mais la mission qui lui est donnée la remplit d'étonnement. Comment elle, la Jeannette toute simple, la petite paysanne en jupe rouge, peut-elle recevoir l'ordre de quitter son pays pour aller se battre, habillée en guerrier ?

Saint Michel renouvela sa visite, vêtu comme un chevalier et entouré d'autres anges, pendant les jours qui suivirent, autant pour lui rappeler cette mission que pour lui donner de bons conseils pour sa vie de tous les jours.





19 « Sois bonne et sage » lui disait son protecteur céleste, lui apprenant ainsi que pour se préparer aux grandes tâches, il faut être fidèle dans les petites. Il lui recommandait surtout la vaillance en toutes circonstances, en employant un vieux mot qui n'est plus dans notre langage d'aujourd'hui : « audacter », c'est-à-dire y aller bravement, avec audace.

Il parlait aussi de cette « grande pitié » qu'il y avait au royaume de France, où la guerre et la désunion avaient accumulé tant de malheurs.

20 Et le cœur de Jeanne se fendait à ces recits. Elle se sentait prête à tous les sacrifices.

Avec saint Michel vinrent bientôt deux saintes qui deviendront vraiment comme les compagnes célestes de la jeune Lorraine. Pendant les visites, Jeanne était si heureuse et elle se sentait tellement soutenue qu'elle se faisait à l'idée de cette mission extraordinaire. Mais quand elle se retrouvait seule ensuite, elle était bier inquiète de cette grande affaire qui la tracassait beaucoup, on le comprend.



21 Les mois s'écoulent. Saint Michel a toujours défendu à Jeannette de parler de ces visites, et elle a obéi fidèlement. Mais elle se fortifie de plus en plus, physiquement et moralement, en vue de faire ce que Dieu lui demande.

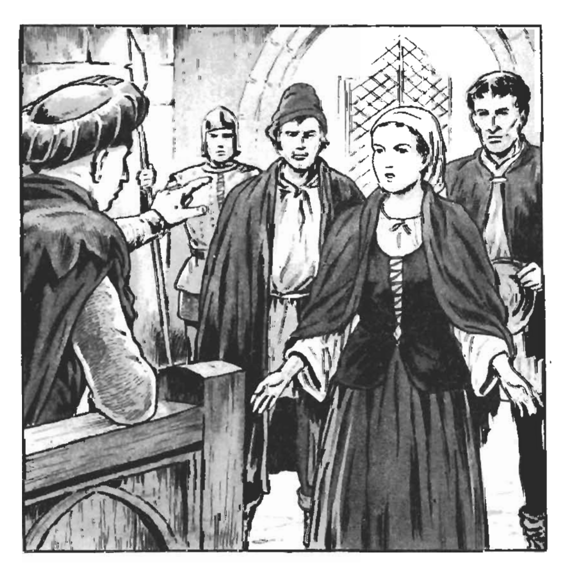
Bientôt, elle aura 16 ans, car il y a déjà deux ans maintenant qu'elle vit pour la première fois cette lumière céleste qui annonça l'Archange. Et voilà que les Voix précisent : « Va à Vaucouleurs trouver Robert de Baudricourt et demande-lui une escorte ».



22 La pauvre Jeanne sent son courage défaillir. Que dire à ses chers parents ? Comment faire accepter un pareil projet ? La voilà bien anxieuse. Elle ne retrouve de paix qu'aux pieds de Notre Dame, dans la petite chapelle de Bermont.

Mais la Providence s'en mêle, en amenant à Domremy son oncle Laxart, dont la femme est malade, et qui prie qu'on lui prête Jeannette pour la soigner et tenir la maison.

L'oncle habite à Burey, près de Vaucouleurs. Il est bon. Jeanne lui parle de sa mission, lui demande de la mener à Robert de Baudricourt.



23 Après bien des refus il accepte enfin, et le jour de l'Ascension 1428, Jeanne d'Arc transmet à Baudricourt les avis reçus du Ciel concernant la France et le Roi. Elle parle de « son Seigneur » dont le désir est que le Dauphin soit reconnu roi de France. Et quand Baudricourt lui demande, moqueur : « Ton Seigneur, qui est-ce ? » Jeanne répond fièrement : « le Roi des cieux ».

Baudricourt refuse de l'écouter davantage et demande qu'on renvoie cette paysanne à son père.

Les difficultés ne font que commencer pour celle que le Seigneur a choisie.



24 Car il lui faut maintenant, sa tante étant guérie, rentrer chez elle, en se demandant comment elle parviendra à accomplir ce que les Voix lui demandent.

Celles-ci pourtant la pressent de plus en plus. La guerre est venue jusqu'au pays de Jeanne, et saint Michel répète à la vaillante fille qu'elle doit rendre le royaume au vrai Roi de France en « boutant les Anglais dehors ».

La vue des soldats décuple son courage et la voilà qui va trouver le commandant : « Emmenez-moi chez le Dauphin, j'ai ordre de Dieu de le conduire au sacre... »



25 On devine aisément l'étonnement qui se répand dans le village. Qu'a donc Jeannette ? Son père entre dans une grande fureur en apprenant que sa fille parle de se mêler à la troupe : « J'aimerais mieux la noyer de mes propres mains », dit-il.

Et Jeanne pleure longuement devant Notre Dame. Il lui est si douloureux de faire souffrir ce père qu'elle aime et qu'elle respecte tant !

Mais la voix de Dieu parle plus haut que celle du cœur. Elle sent qu'elle ne peut pas renoncer, puisque c'est l'ordre du Seigneur. La vie de famille est plus pénible désormais.



26 Et les Voix disent de plus en plus fort : « Va, fille de Dieu, pars, n'attends plus, il faut aller délivrer Orléans, devant qui les Anglais ont mis le siège ».

Délivrer une ville, elle ! Mais comment partir d'abord de la maison ? C'est encore l'oncle Laxart qui sauve la situation en l'emmenant à nouveau chez lui.

Cette fois, elle a bien l'impression que c'en est fini de sa douce vie de jeune fille dans la maison de ses parents. Elle ne reverra plus son beau village qu'elle aime tant.



27 La voilà de nouveau à Vaucouleurs, affrontant Baudricourt, qui ne la reçoit pas mieux que la première fois. L'oncle l'installe chez des amis pour qu'elle puisse de plus près défendre sa cause. Et tout en se montrant bonne, serviable et toujours souriante, elle parle avec tant de flamme de la mission qui lui est assignée, qu'elle finit par convaincre pas mal de personnes.

D'ailleurs, les choses allaient si mal qu'on n'avait plus guère d'espoir. Orléans allait se rendre, n'en pouvant plus. Et Jeanne répétait : « Il faut que j'aille au Dauphin, dussé-je user mes jambes jusqu'aux genoux ».



28 Elle secouait les mous qui se croyaient vaincus d'avance et leur disait qu'il fallait se faire violence et tenir bon : « Ce n'est pas mon métier, j'aimerais mieux filer à côté de ma mère, mais il me faut marcher, parce que mon Seigneur le veut. »

Quel cran chez cette fille des champs, qui est prête à tout pour accomplir ce qu'elle sait être la volonté de Dieu !

A la fin, Baudricourt, qui entendait parler d'elle de tous les côtés, se dit que dans l'état où était la France, on ne risquait pas grand-chose à croire cette jeune fille.



29 Il la fait venir. Elle lui répète ce qu'elle a déjà tant redit. Et quand Jean de Metz — un de ceux qui seront ses écuyers — vient se mettre auprès d'elle en demandant : « Quand partons-nous ? » elle a cette magnifique réponse : « Maintenant plutôt que demain et demain plutôt qu'après ».

On lui fait remarquer qu'elle ne peut chevaucher avec sa jupe de paysanne. Elle le sait, ses Voix lui ont dit qu'elle devrait être vêtue en homme. Et ce sont les gens de Vaucouleurs qui, enthousiasmés, s'unissent pour, lui offrir son habit.



30 On coupe ses longs cheveux noirs. Et la voilà qui ressemble à un page, dans la jeunesse et la fraîcheur de ses dix-sept ans. Pense-t-on qu'elle est tellement heureuse ? Certes, elle est contente de ce premier pas vers sa mission. Mais son cœur bien lourd est souvent à Domremy. Elle y envoie des commissionnaires pour demander le pardon de ses parents et aussi leur bénédiction. Ses délégués lui rapportent de meilleures nouvelles. Sa maman lui fait confiance — elle connaît si bien sa chère fille, la bonne Romée ! — Et son père est beaucoup moins absolu. Il commence à croire que Jeanne n'est pas une menteuse ni une écervelée (dans le fond de son cœur il l'a d'ailleurs toujours cru sans doute).



31 Jeanne se sent un peu soulagée. Elle emporte précieusement ces paroles de réconfort. D'ailleurs, tandis qu'elle chevauchera vers Chinon, sa mère entreprendra, à pied bien entendu, le pèlerinage du Puy.

Le Puy Ste Marie était le sanctuaire le plus visité en ces temps. Les pèlerins y affluaient de partout. Et l'on est heureux de penser que, tandis que la « fille de Dieu » s'en va vaillamment où la conduisent ses Voix, sa maman s'en va, non moins vaillamment, faire cette si longue marche (de la Lorraine à l'Auvergne) pour recommander à Notre Dame et sa fille et la France, puisque désormais les deux causes n'en font plus qu'une.



32 Le Dauphin Charles aimait beaucoup aussi Notre Dame du Puy. Il y était venu en 1420, après ses illustres devanciers parmi lesquels Charlemagne, Saint Louis, et son propre père (pour n'en citer que quelques-uns).

Et l'année où Romée y fut ,1429, un moine y prêchait que Dieu avait réellement désigné le Dauphin pour être le Roi de France.

Au Puy, Romée rencontra un autre religieux, le Frère Jean Pasquerel. Elle lui parla longuement de sa fille et lui demanda de la conseiller. Le Frère Jean accepta bien volontiers et devint le confesseur de Jeanne.



33 Pendant ce temps, à Vaucouleurs, la petite troupe se prépare. Sept jeunes gens se sont offerts pour accompagner Jeanne.

Ils sont là tous les huit, sur l'esplanade, prêts à partir. Baudricourt les passe en revue, s'assure que tout est dans l'ordre, les armes comme le ravitaillement. Alors, il tire sa propre épée et la tend à Jeanne. On le sent encore inquiet. Mais Jeanne au contraire est calme. Ses Voix lui disent à cet instant : « Va hardiment, fille de Dieu. Quand tu seras devant le Dauphin, il lui sera donné un signe pour te recevoir et croire en toi ».



34 Jeanne est en selle. Elle a vraiment belle allure. Grande et forte, brune et de teint clair, elle a la voix douce et bien féminine. On la sait modeste, parlant peu mais bien, vive et vaillante, très pieuse et unie à Dieu surtout. Sa vue enthousiasme toute la population de Vaucouleurs, qui l'acclame et lui souhaite bonne chance.

On se met en marche sous les vivats, et l'on franchit la ville par la porte gothique qui subsiste encore, dite « porte de France ». Ce n'est plus l'oncle Laxart qui accompagne la Pucelle. La famille est loin, le pays s'estompe. C'est pour Jeanne la grande Aventure.



35 On est en février 1429. Il faut donc se rendre à Chinon — où réside habituellement le Dauphin Charles — à cheval, en plein hiver. De plus, un peu partout, il y a des bandes de soldats qu'il faut éviter. C'est déjà tellement nouveau pour Jeanne, la fille des champs devenue guerrière. Mais elle est admirablement soutenue par ses saintes, qui la conseillent en tout.

Quand on pense qu'elle est seule, avec ce petit groupe de jeunes gens, dormant n'importe où ! Mais une telle pureté émane d'elle que ses compagnons lui témoigneront toujours le plus profond respect. Ils la sentent d'ailleurs protégée d'En-Haut.



36 On arriva vers un pays apparemment comme les autres, Ste-Catherine-de-Fierbois. Jeanne s'y arrêta. Elle y communia et y pria longuement. Elle eut là en effet une révélation qui s'expliqua plus tard, à Chinon.

Tout au long de ce voyage d'ailleurs, Jeanne s'efforça de participer à la sainte messe autant qu'elle le put. Ses compagnons étaient sans cesse dans l'inquiétude à cause des ennemis qui infestaient le territoire. Mais elle leur disait tranquillement : « Ne craignez pas; Dieu me fait ma route et mes frères de paradis me disent ce qu'il faut faire ».





37 Jeanne manifeste pendant cette longue route, une endurance qui étonne fort ses compagnons. Le plus souvent en effet, on chevauche de nuit et l'on se repose quelques heures le jour, dans une grange ou en plein bois. On mange ce qu'on peut, ce qu'on trouve, et souvent c'est peu.

Pourtant Jeanne est toujours vaillante, toujours fraîche même. Ses compagnons n'en reviennent pas. Mais quand ils la voient prier, ils comprennent un peu. Elle est tellement unie au Seigneur qu'ils sentent bien que c'est Lui qui la mène.

38 Cela fait maintenant onze nuits qu'on marche ainsi, et Jeanne, le cœur battant, entre dans la zone française. Ces soldats qu'elle aperçoit au loin, autour des feux de bivouac, ce sont les nôtres.

Aussitôt descendue de cheval, elle tombe à genoux, remerciant Dieu de l'avoir déjà amenée jusque là. Elle est en effet en Touraine. Chinon n'est plus loin.

Elle dicte une lettre pour le Dauphin qu'elle verra bientôt. Et pendant ce temps, ses compagnons n'ayant pu cette fois retenir leur langue, le bruit de son arrivée se répand en terre fidèle.





39 Tout le monde se précipite pour la voir. Jeanne n'y tient plus ; elle sort de la tente, saute à cheval et crie à cette foule haletante : « Dieu vous envoie la victoire ! » — « Vive la Pucelle ! » hurlent les gens. — « Vive Dieu ! » répond l'humble jeune fille qui sait bien qu'elle ne serait rien du tout si Dieu ne l'avait Lui-même choisie et conduite en tout.

On s'écrase pour la voir. Et Jeanne, aussi bonne que modeste, se laisse entourer, presser, bousculer de toutes les manières, heureuse de faire plaisir à tous ces braves gens de France qui sont ses frères.

40 Pendant ce temps, la lettre de Jeanne est parvenue à Chinon. On discute fort autour du Dauphin. Qu'est-ce que cette bergère qui prétend avoir mission de sauver la France ? Les courtisans se moquent et ricanent.

Pourtant la situation est de plus en plus critique. Et Orléans, qui a su la nouvelle de l'arrivée de la Pucelle, y voit un espoir de délivrance. La pauvre ville assiégée envoie des délégués au Dauphin pour lui demander de recevoir la jeune fille.

A la fin, sur les instances de tous, on s'y résout.



41 Un historien nous fait une intéressante description de cette réception. Et d'abord il nous dit qu'elle avait... « pourpoint noir, chausses, robe courte de gros gris noir, cheveux ronds et noirs et chapeau noir ». La voici donc, ainsi vêtue, se présentant à la Cour où « elle fit les inclinations et révérences » qu'on faisait aux rois, tout comme si elle avait été élevée à la Cour.

Le Roi, pour la mettre à l'épreuve, s'était habillé simplement et mêlé aux courtisans, dont certains étaient bien plus richement vêtus que lui.



42 Jeanne pourtant le reconnut sans l'avoir jamais vu, et se dirigeant droit vers lui : « Messire, Dieu vous donne longue vie », lui dit-elle. Il essaya de se défendre d'être le Dauphin, mais elle répondit : « En nom Dieu, vous l'êtes, et non un autre ».

Charles lui demanda alors son nom. « Gentil Dauphin, j'ai nom Jeanne la Pucelle. Le Roi des Cieux m'envoie vous dire que vous serez sacré et couronné à Reims. Et vous serez lieutenant du Roi des Cieux qui est Roi de France ».



43 Elle ajouta qu'elle devait délivrer Orléans
Le Dauphin la prit alors à part. Et elle lui donna le signe de sa mission en lui révélant une chose qu'il était absolument seul à connaître.

Ce secret, c'était le doute qu'il avait lui-même sur la légitimité de son trône. A force d'entendre dire que le Roi des Anglais était véritablement Roi de France, il finissait par se demander s'il avait raison de revendiquer sa couronne.

Et voilà que Dieu lui envoyait, par cette fille de France, réponse à ses inquiétudes !



44 La joie de Charles fut si grande qu'il ne put la cacher. Et chacun se demandait ce que Jeanne avait bien pu lui révéler pour le transformer ainsi. Elle-même n'en dit pas un mot, se contentant de répéter : « Mon signe sera la délivrance d'Orléans ».

Il commença alors d'avoir confiance en Jeanne, qui lui disait et répétait : « Je vous dis que Dieu a pitié de vous, de votre peuple et de votre royaume, car saint Louis et saint Charlemagne sont à genoux devant lui, faisant prière pour vous ».

Mais cette confiance lui attira les reproches de sa Cour.



45 Tous ces Conseillers et ces grands Seigneurs qui vivaient autour du Roi dans l'oisiveté et sans trop se faire de souci pour l'état pitoyable de la France, ne pouvaient souffrir qu'une simple fille des champs vînt en quelque sorte leur donner une leçon de vaillance.

On se moquait d'elle ouvertement, et on faisait sentir au Dauphin qu'on ne comprenait pas qu'il fît attention à ses paroles.

Le Roi fit donc faire une enquête sur la jeune fille. Des théologiens, des hommes de loi, de grands personnages, étudièrent le cas de Jeanne.



46 Ils prirent leurs renseignements sur sa famille, son pays, la manière dont s'était écoulée sa jeunesse. Ce fut bien simple et facile, Jeannette ayant toujours vécu au grand jour et s'étant fait aimer de tous en son village par sa franchise, son entrain, sa facilité à rendre service avec le sourire.

Tout bien examiné, le grand Conseil ayant longuement étudié la question et interrogé Jeanne minutieusement, déclara qu'on pouvait faire confiance à la jeune fille.

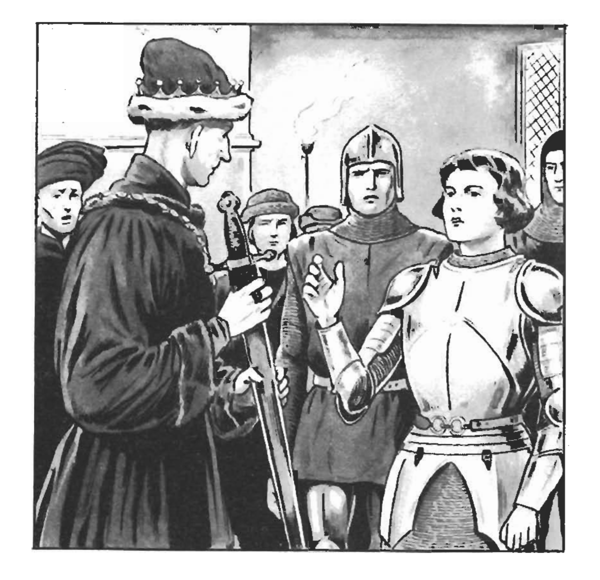


47 C'est à l'occasion de ces interrogatoires que Jeanne montra déjà la loyauté en même temps que la finesse qui étaient en elle. A l'un de ces inquisiteurs qui lui demandait, lui parlant de ses Voix, « quelle langue parlent-elles ? » elle réplique aussitôt, corrigeant sans doute par un bon sourire la vivacité de sa réponse : « Meilleure que la vôtre ». Et comme le personnage insiste lourdement : « Croyez-vous en Dieu? », Jeanne se redresse pour répondre fièrement : « Mieux que vous! »

« Je ne sais ni A ni B, dit-elle encore, mais je viens de la part du Roi des Cieux pour faire lever le siège d'Orléans et mener le Roi à Reims pour qu'il soit couronné et sacré. »



48 L'enquête est tellement satisfaisante que le plus illustre savant français du temps, Jean Gerson, écrit, en conclusion d'une note qu'il a rédigée, « qu'on peut, en toute sûreté, en s'en tenant à la dévotion dans la foi, soutenir le fait de la Pucelle... Elle n'est attachée à aucune vanité, à aucun gain mondain, à aucune haine partiale, à aucune rébellion opiniâtre, à aucune vengeance du passé, à aucune vantardise déplacée... » Et il continue un long éloge sur la jeune fille, dont la façon de vivre aide tous ceux qui l'approchent à devenir de meilleurs chrétiens.



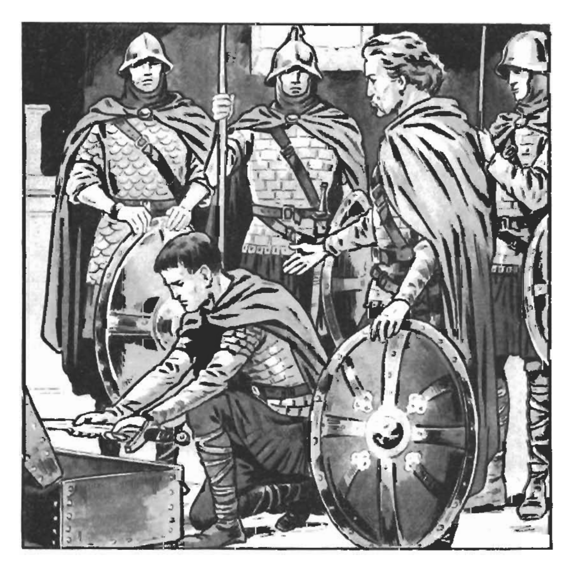


49 Il est bien vrai que tandis que les savants faisaient de longues recherches pour avoir une opinion sur Jeanne, le bon peuple n'avait qu'à la regarder pour être convaincu de l'origine divine de sa mission. A la voir prier on se sentait déjà plus près de Dieu.

Mais maintenant donc, le Roi va la considérer comme un chef de guerre. Il lui offre lui-même une armure d'argent qui rehausse encore la fraîche beauté de ses dix-sept ans. Et il lui tend une belle épée, pour achever son équipement. Mais Jeanne refuse l'épée. Que dit-elle ?

50 « Allez dans la chapelle de Ste-Catherine-de-Fierbois (le petit village où elle avait tant prié quand elle s'y était arrêtée au cours de son voyage), fouillez sous l'autel, vous y trouverez un coffre, et dans ce coffre, des armes antiques. Apportez-moi l'épée marquée de cinq croix. »

Surpris, on obéit. Et l'on trouva tout comme elle avait dit. On lui rapporta l'épée, cette épée qui, d'après ses saintes, devait être la sienne — et dont l'histoire récente a appris qu'elle était vraisemblablement celle-là même dont Charles Martel s'était servi pour repousser les Sarrasins.





51 Après qu'il les eût battus dans la célèbre victoire de Poitiers, Charles Martel avait fait élever une chapelle sur la hauteur — à Ste-Catherine-de-Fierbois — et avait fait déposer dans la crypte toutes les armes restant de cette bataille mémorable. A part, dans un coffre, avait été placée l'épée aux cinq croix — la sienne sans doute — qui de rouillée qu'elle était par son long séjour sous terre, redevint étincelante dès qu'on l'eût amenée au jour. Jeanne ne fit jamais couler le sang d'autrui; mais cette épée était pour elle un signe de délivrance du pays.

52 Elle trouvait d'ailleurs, la vaillante Pucelle, que les préparatifs étaient bien longs. Orléans souffrait de la faim. Plus que jamais il y avait « grande pitié au royaume de France ». Et elle savait qu'il fallait lutter pour vaincre. A certaines gens qui lui demandaient en effet pourquoi Dieu, s'il voulait sauver la France, ne faisait pas tout de suite un miracle, elle répondait : « Les guerriers combattront, et Dieu leur donnera la victoire ». C'est toujours la même chose. Dieu ne nous sauve pas sans nous.



53 En attendant, Jeanne s'est fait broder un bel étendard. D'un côté on y voit Dieu assis sur les nuées, tenant le monde dans sa main. De l'autre, le blason de la France. Elle a fait faire aussi un petit fanion de satin blanc, plus maniable, sur lequel elle a fait peindre la scène de l'Annonciation et les noms de Jésus et Marie. Ce fanion ne la quittera guère. Ce sera là son arme véritable, montrant bien que si elle conduit les soldats à la bataille, c'est au nom du Seigneur, et avec la protection de Notre Dame.



54 Le Dauphin lui a donné un petit état-major qui comprend un écuyer et un page, les fidèles jeunes gens qui l'accompagnent depuis Vaucouleurs, quelques chevaliers, deux de ses frères qui sont venus la rejoindre, et un aumônier.

La voilà prête à partir. A la tête de ses troupes, elle défile devant le Dauphin. Elle ne le salue pas de l'épée, jugeant que ce n'est pas dans son rôle.

Mais en passant devant lui, souriante, elle saisit son fanion, le porte à sa bouche et baise longuement la Vierge qui y est peinte, montrant bien par là qui l'envoie et sur qui elle compte.



55 « Ses troupes » c'est, au départ de Chinon, 10 à 12.000 hommes, avec un bon convoi de munitions et de ravitaillement. En cette circonstance, Jeanne montra qu'elle était restée simple et bonne ménagère. Elle contrôla les stocks, s'assurant que tout était en bon état, donnant ici et là des avis fort opportuns.

Aimant la loyauté en tout, elle s'élevait contre certains fournisseurs qui avaient mêlé du sarrasin au froment, ou fourni du lard rance à l'armée.

Elle inspecta de même les armements, au grand ébahissement — et même à la secrète colère — des grands chefs d'armée qui la regardaient faire.



56 Et au soir de ce jour d'inspection générale, elle demanda à toute la troupe de se confesser en vue de la messe à laquelle tous iraient le lendemain. Elle a un tel prestige que personne ne lui résiste. Chacun se confesse. L'armée de Jeanne peut se présenter devant l'ennemi. Elle est maintenant forte de la force même de Dieu.

Pour la Pucelle, c'est sa veillée d'armes. Elle prie intensément, s'unissant très fort au Seigneur. Et elle reçoit à nouveau la visite de saint Michel et des saintes, qui une fois de plus lui donnent force et courage.





57 Mais se relevant de sa prière ardente, elle appelle son aumônier, le Frère Jean Pasquerel, celui-là même que sa maman Romée avait rencontré au Puy, et elle lui fait part de son désir d'écrire au Roi d'Angleterre.

Avant d'engager une bataille où il y aura forcément du sang versé, elle veut tenter une dernière démarche en vue d'obtenir pacifiquement ce qui est le droit véritable du Dauphin Charles.

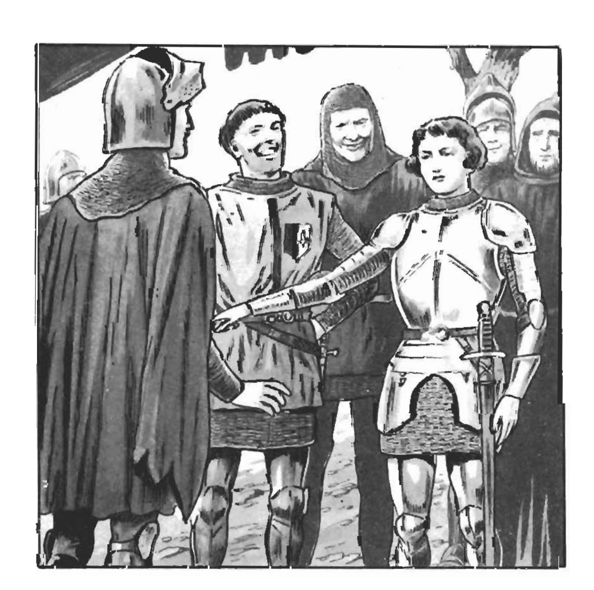
C'est une bien belle lettre qu'elle dicte au Frère Jean, et que l'histoire nous a heureusement conservée.

58 Elle y écrit :

« Rendez à la Pucelle, envoyée par Dieu, les clefs de toutes les bonnes villes que vous avez prises en France... elle est toute prête à faire la paix si vous acceptez... »

Mais elle le prévient que s'il ne veut pas croire ces nouvelles « de par Dieu », il arrivera grand mal à ses troupes... « Croyez fermement, termine-t-elle, que le Roi du Ciel enverra plus de force à la Pucelle que vous ne sauriez lui faire d'attaques, à elle et à ses soldats; et donc nous verrons lesquels ont le meilleur droit, du Dieu du Ciel ou de vous. »

Quel vaillant langage !





59 L'aube s'est levée; le camp s'éveille dans un ferraillement. La messe est célébrée. Et puis, c'est le départ dans l'enthousiasme, pour la délivrance d'Orléans.

Jeanne va souvent se heurter, dans la conduite de cette guerre de libération, à la mauvaise humeur des grands généraux d'alors. Il leur est dur, et cela se comprend d'ailleurs, d'être commandés par cette jeune fille. Aussi, bien souvent, ils n'en feront qu'à leur tête... pour constater ensuite que c'est elle qui avait raison. C'est ce qui se passa pour Orléans. Ses Voix ont dit à Jeanne d'entrer à Orléans par la rive droite de la Loire. Mais les généraux protestent. Le gros de l'armée anglaise est là. On va se faire massacrer.

60 Désobéissant à Jeanne, ils font prendre au convoi et à l'armée la rive gauche. On se trouve bientôt face à la ville assiégée, mais de l'autre côté de la Loire. Il est bien difficile de passer le fleuve. On s'en rend facilement compte. L'armée finalement fait demi-tour pour suivre enfin l'avis de Jeanne.

Mais la Pucelle est là; toute la ville le sait déjà, cette ville où l'on souffre de la faim. Et le convoi de ravitaillement est là aussi. Dunois, qui assurait la défense d'Orléans, est venu à la rencontre de Jeanne sur l'autre rive de la Loire.



61 Les bateaux d'Orléans voudraient venir remorquer ceux du convoi. Mais le vent justement est contraire. Jeanne est évidemment mécontente qu'on n'ait pas écouté ses conseils — qui sont ceux du Ciel —. Mais elle cherche avant tout à réparer la faute des autres. Elle prie.

« Mettez les barques à l'eau, dit-elle ensuite, le vent va changer. » Et le vent changea en effet, et devint si favorable que tout le ravitaillement put ainsi pénétrer dans Orléans.

Jeanne y entra aussi de la même manière le 29 avril, sous les yeux étonnés des Anglais qui n'avaient pas eu le temps de réagir.



62 Dans la ville assiégée, c'est un enthousiasme indescriptible. Tout le monde veut la voir, la toucher. Elle est si belle dans son armure d'argent, si jeune et si fraîche, si souriante et si modeste en même temps ! Les vivats retentissent. On se presse, on se bouscule. Et l'on admire de quelle main sûre cette jeune fille, qui hier encore tenait la quenouille en gardant les troupeaux, maîtrise son ardent cheval effrayé par cette ovation.

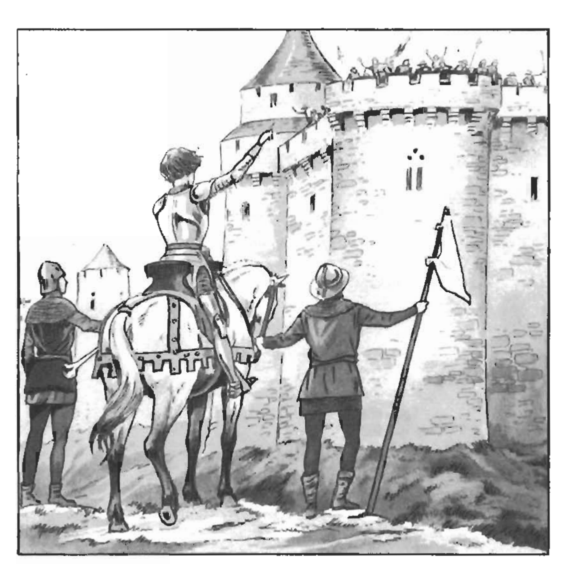
La voilà donc enfin dans Orléans. Mais Orléans est toujours assiégée. L'armée de secours est en train de remonter la Loire.



63 Jeanne d'ailleurs ne veut tenter aucune action militaire avant d'avoir reçu réponse à sa lettre au Roi d'Angleterre. Elle en dicte une seconde, plus pressante, demandant instamment une réponse.

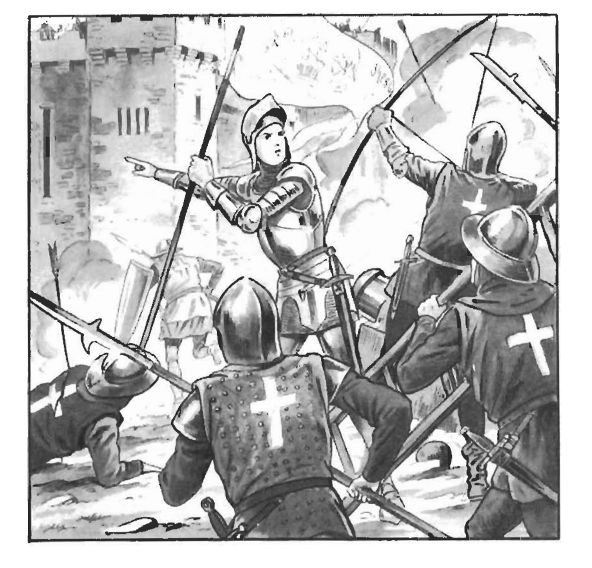
Les Anglais cette fois répondent au messager que, loin de se retirer et d'abandonner la lutte, ils comptent bien prendre Jeanne et la brûler. Et ils y ajoutent des injures qui arrachent des larmes à la vaillante et pure jeune fille.

Pourtant, elle tente une dernière démarche.



64 Elle se rend, toute seule, jusqu'aux avant-postes ennemis. Et de nouveau, elle explique ce qu'elle est et de qui elle tient sa mission. Pour toute réponse, on se moque d'elle et on l'insulte.

C'est donc décidé; ayant fait tout le nécessaire pour sauver la paix, elle doit maintenant lutter pour délivrer Orléans. Pour cela, elle attend l'armée. Elle s'y prépare dans la prière, et dans la charité aussi. Car elle visite les hôpitaux, les écoles, les pauvres. Le peuple d'Orléans maintenant rassasié grâce à elle, s'attache à ses pas et la suit partout.



65 Enfin, voici l'armée de secours.

Jeanne conseille une attaque immédiate du camp anglais. Le combat est dur, certes. Mais nos soldats sentent que Dieu est avec eux. Leur ardeur est telle que bientôt l'ennemi recule.

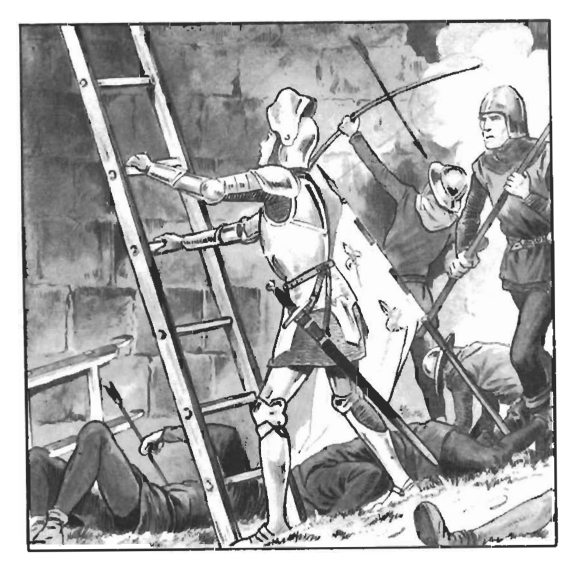
C'est au fort Saint-Loup qu'on s'est attaqué tout d'abord.

Après une lutte acharnée de part et d'autre, les Anglais sont finalement bousculés et doivent abandonner leurs positions.



66 Jeanne pourtant, heureuse de la victoire dont elle remerciait Dieu de toute son âme, a le cœur brisé de douleur à la vue du sang répandu. Elle parcourt le champ de bataille, assiste les blessés, aide ceux qui vont mourir, les réconforte de sa douce voix, qu'ils soient Français ou Anglais.

Elle ne peut se consoler de ce prix qu'il faut payer la victoire, sa première victoire. Alors, se recueillant profondément, seule devant le Seigneur, elle pleure « comme elle n'aurait jamais cru qu'il fût si amer de pleurer ».



67 Mais le lendemain il fallut recommencer la lutte. Une deuxième bataille s'engagea, qui fut une deuxième victoire. Son étendard fanatisait les troupes, qui la suivaient dans un élan irrésistible.

Il fallut ensuite s'attaquer aux Tourelles. Elle savait que ce serait le plus dur. Ses Voix l'avaient avertie qu'elle-même serait blessée dans ce combat. Les Anglais résistent de toutes leurs forces. Certains des nôtres donnent des signes de faiblissement. Jeanne se précipite dans le fossé, saisit une échelle pour l'appliquer au mur.



68 C'est à ce moment qu'elle reçoit une flèche qui, entrant par la poitrine au défaut de la cuirasse, lui traverse l'épaule de part en part. Elle tombe, et les ennemis se précipitent pour essayer de la faire prisonnière. Mais les siens l'emportent bien vite hors de leur atteinte, la couchent dans l'herbe.

Elle ne perd pas le contrôle des opérations.

« Versez de l'huile sur ma blessure, demande-t-elle, et ne m'emmenez pas plus loin. »

Le jour commence à baisser. Jeanne sent que les siens faiblissent. Elle prie.



69 Puis la voilà debout, semblant ne plus se souvenir de sa blessure. Elle interroge :

— Mon étendard est resté dans les rangs; le voyez-vous d'ici ?

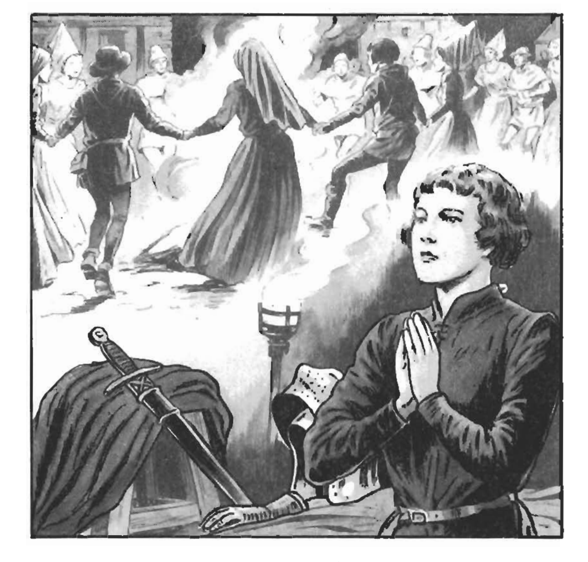
— Nous le voyons.

— Dès qu'il touchera le mur, vous pourrez pénétrer dans le fort.

— Il y touche !

— Courez sus ! Les Tourelles sont à nous !

On obéit avec une ardeur renouvelée. Et c'est l'assaut final et la victoire.



70 Cette forteresse des Tourelles, si difficile à prendre, est entre nos mains.

Et Jeanne, malgré la souffrance que lui cause sa blessure, rentre dans la ville à cheval, acclamée par le peuple en délire.

Toute la nuit, Orléans fête la victoire, tandis que la Pucelle, épuisée, s'endort après avoir remercié le Seigneur.

Un nouveau jour paraît, et les Français sont bien étonnés de voir, là-bas, l'ennemi qui, après s'être regroupé, semble vouloir attaquer. Les généraux français se préparent à les repousser.



71 Les Voix ont prévenu Jeanne, qui arrive comme toujours avant même qu'on ait pu l'envoyer chercher. Sa vue seule galvanise l'armée, qui veut aussitôt se précipiter sur les Anglais.

Mais la Pucelle est toujours soucieuse du sang versé. « C'est dimanche, dit-elle, entendons d'abord la messe. »

Face au camp anglais, on dresse un autel de campagne, et toute l'armée française participe à la sainte messe. Jeanne est là, à genoux, intensément unie à Jésus qui une fois de plus descend sur l'autel.

Pendant une heure, les deux armées se font face, l'une en prière, l'autre abasourdie d'assister à une scène pareille.



72 Jeanne, après avoir communié, s'est profondément recueillie avec le Christ présent en elle. Elle sort enfin de son action de grâces. Et c'est pour demander à ceux qui l'entourent si les Anglais « ont le visage ou le dos tourné vers nous ». « Le dos ! » lui répond-on.

En effet, de plus en plus étonnés, et même apeurés, les Anglais avaient finalement renoncé définitivement à attaquer devant Orléans.

Ils se repliaient à la hâte sur la route de Beaugency, abandonnant sur le terrain leur campement, leurs approvisionnements et même leurs malades.



73 « Laissez-les aller, dit alors Jeanne. Ne nous battons pas le jour du Seigneur. »

C'est donc bien vrai cette fois. Le siège est levé, ce siège qui a duré cent quatre-vingt-dix jours.

Orléans est délivrée comme Jeanne l'avait promis. Dieu a fait là le « signe » annoncé.

Les Orléanais se ruent sur le camp anglais pour y récupérer tout ce qu'ils peuvent comme ravitaillement.

Mais Jeanne ne prend pas le temps de se reposer. Ses Voix lui ont dit d'aller porter au Roi la nouvelle de la délivrance d'Orléans.



74 Son épaule blessée la fait beaucoup souffrir. Pourtant elle se remet en selle, et la voilà de nouveau sur les routes. Elle compte trouver le Roi à Blois. En réalité il lui faut aller jusqu'à Tours, où Charles lui a fait dire que, de Chinon, il la rejoindrait.

La belle rencontre que celle de cette vaillante fille de France, avec celui qu'elle est venue, « de par Dieu », rétablir dans son autorité!

Devant son Roi, Jeanne s'agenouille.

Mais il la relève aussitôt.

Ensemble, cheminant côte à côte, ils font à Tours une entrée triomphale.



75 Jeanne va pouvoir souffler un peu — et surtout faire soigner cette blessure de l'épaule qui, heureusement, ne s'est pas envenimée.

Elle reste quinze jours à Tours. Mais elle trouve que c'est trop. Elle sait que l'armée, qui continue sans elle, a été battue. Dunois et quelques autres généraux ont essayé de reprendre Jargeau aux Anglais. Ils n'ont pas réussi et sont rentrés à Orléans déçus. Les soldats et le peuple disaient hautement qu'ils avaient été vaincus parce qu'ils n'avaient plus avec eux la Pucelle.



76 Jeanne, toujours guidée par ses saintes, voit nettement la situation. Des renforts anglais sont en route. Elle a grand-hâte de mener Charles à Reims pour qu'il y soit sacré.

On discute autour d'elle; bien des courtisans sont jaloux de son succès et essayent d'entraver ses projets. Jeanne tient bon, tout en souffrant beaucoup de voir que ce sont des Français qui, poussés par leurs intérêts personnels, travaillent ainsi contre la France.



77 Profitant d'une accalmie chez l'ennemi, elle reprend l'offensive, et délivre en quelques jours Loches; Jargeau, Meung, Beaugency, Patay.

Du coup, le peuple tout entier se lève, et les cris « au sacre » retentissent partout. Le timide Dauphin ne sait trop que faire. Jeanne le presse d'aller vers Reims. A la fin, il se décide, passant heureusement par-dessus l'avis de ses Conseillers.

Et voilà Charles et Jeanne en route vers la ville du sacre, entraînant dans leur marche non seulement l'armée, mais toute une foule enthousiaste qui s'attache à leurs pas.



78 C'est une marche triomphale, qui laisse stupéfaits ceux des ennemis qui y assistent. Car on passe au large de cités qui sont encore aux mains des Bourguignons, alliés des Anglais. Auxerre est ainsi dépassée, sans que la garnison ait même l'idée de tenter quelque chose pour endiguer cette marée humaine.

Voici maintenant Troyes, ville où fut signé le honteux traité qui faisait passer la couronne de France au Roi d'Angleterre, appelant Charles le « soi-disant Dauphin ».



79 La ville est bien défendue. Les courtisans persuadent le Roi que c'est folie de vouloir la prendre.

Jeanne doit lutter d'abord avec tous ces trembleurs. (Il n'est jamais facile de faire son devoir !) Enfin, la voici à la tête des troupes, disposant tout pour la victoire. Elle va commander l'assaut. Mais que se passe-t-il dans l'autre camp ? On agite les bras, on fait de grands signes d'arrêter...

Jeanne retient les soldats. Les portes de la ville s'ouvrent. L'évêque vient offrir au Roi la soumission de Troyes.



80 Charles pardonne de bon cœur, et ce n'est pas en vainqueurs, mais en amis, en frères heureux de se retrouver, qu'on entre dans la ville sans avoir livré bataille.

Après Troyes, Châlons-sur-Marne ouvrit ses portes au Roi de France.

Reims était là, toute proche maintenant, Reims qui était restée du parti de la France et attendait dans l'allégresse celui qui allait être sacré, comme tous ses aïeux, dans sa cathédrale.



81 On y entre bientôt. Une grande joie y attendait la Pucelle, avant même celle du sacre : elle y trouve ses parents et son bon oncle Laxart, venus de Domrémy pour revoir enfin leur Jeannette chérie. Jeanne tombe dans leurs bras en pleurant.

Sur le cœur de sa mère, elle redevient une petite fille toute simple, se demandant encore ce qui lui était arrivé pour se trouver là, en armure d'argent, aux côtés d'un Roi qu'elle avait pour mission de faire sacrer.

Et la mère et la fille mêlent leurs larmes, et adorent la volonté de Dieu qui a décidé cela.



82 C'est le 17 juillet 1429. Il y a seulement un peu plus de deux mois qu'Orléans a été délivrée.

Le sacre va avoir lieu dans la magnifique cathédrale, selon le cérémonial prévu depuis huit siècles.

La ville tout entière a pavoisé. Des draps blancs, des rideaux sont tendus partout, piqués de fleurs. Les cloches sonnent à la volée. Les chefs principaux de l'armée s'en vont, dans leur plus belle tenue, à travers les rues de la ville.



83 Ils doivent en effet escorter la Sainte Ampoule qui contient l'huile du sacre. On conserve cette Ampoule dans l'église de saint Rémi — celui-là même qui sacra Clovis...

Dans la cathédrale magnifiquement ornée, on s'écrase.

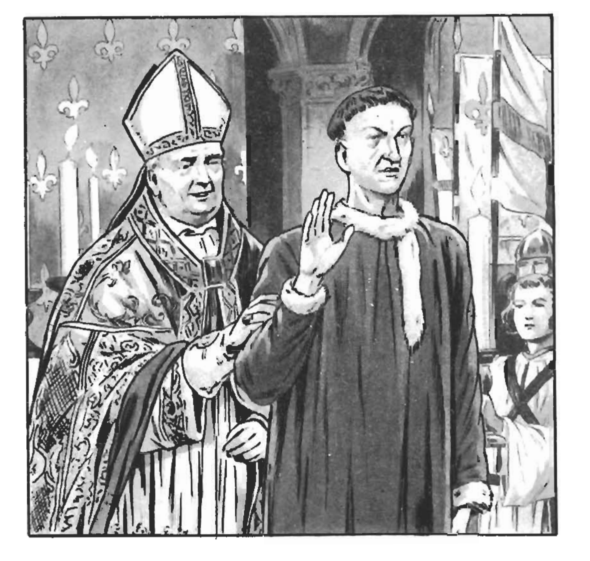
Voici le Dauphin Charles, et derrière lui Jeanne. Elle porte par-dessus son armure une tunique de soie blanche fleurdelysée. Elle est si pure et si belle ainsi, que les larmes montent aux yeux des assistants qui la regardent.



84 Derriere le Roi, elle remonte toute l'allée centrale jusqu'au chœur de la cathédrale. Elle tient fièrement à la main son étendard : « Il a été à la peine, il est juste qu'il soit à l'honneur », a-t-elle dit.

La foule crie « Noël, Noël ! » ce qui était un cri de joie à cette époque.

On entend au loin le Veni Creator. C'est le cortège de la Sainte Ampoule qui s'approche. Les généraux qui l'escortent pénètrent à cheval dans la cathédrale, par un privilège unique pour ce jour-là.



85 L'Ampoule est placée sur l'autel, entre la couronne (celle de saint Louis !) et le sceptre. L'archevêque de Reims, comme autrefois son prédécesseur saint Rémi l'avait fait pour Clovis, prend la main de Charles, le présente à la foule : « Voulez-vous l'accepter pour Roi ? »

Un grand cri de joie lui répond.

Charles alors étend sa main droite sur l'Evangile, et prononce d'une voix émue le serment. « Au nom de Jésus-Christ » il promet de défendre l'Eglise, d'empêcher le mal et de pratiquer en tout la justice et la miséricorde.



86 Le Duc d'Alençon, celui que Jeanne appelle « mon gentil Duc », s'approche alors. C'est à lui que revient l'honneur d'armer le Dauphin chevalier. Il lui frappe l'épaule du plat de son épée, tandis que l'archevêque lui remet l'épée nue dans les mains. Charles baise cette épée, puis la dépose sur l'autel dans un geste d'offrande à Dieu.

Le grand moment est venu, celui de faire au Roi les onctions sacrées. La foule retient son souffle. Les pigeons volètent partout dans la cathédrale.

L'archevêque, avec l'huile prise dans la Sainte Ampoule, oint Charles de la même manière que l'ont été tous les Rois de France depuis Clovis.



87 Puis il prend sur l'autel la couronne, l'élève au-dessus de la tête du Dauphin tandis que les Pairs de France la soutiennent avec lui. Et voici Charles, le timide Dauphin, devenu Charles VII.

On lui met maintenant le manteau d'hermine. On lui donne le sceptre. On le conduit au trône d'or.

Jeanne alors se jette à genoux devant le Roi et lui dit en pleurant : « Gentil Roy, voici qu'est exécuté le plaisir de Dieu qui voulait que je fasse lever le siège d'Orléans et que je vous amenasse en cette cité de Reims pour y recevoir votre saint sacre ».



88 La cérémonie est terminée. Le sacre du Roi, c'est l'unité de la France qui se refait, après de si grandes épreuves.

La joie est dans tous les cœurs. Et Jeanne est fêtée, entourée, vénérée.

Elle retrouve ses parents, ses amis, tous les siens venus de Domremy et des environs jusqu'à Reims. Elle a le mal du pays. « Dieu veuille, dit-elle, que je puisse me retirer et aller servir mon père et ma mère, garder leurs troupeaux avec ma sœur et mes frères qui seront si heureux de me revoir. »



89 On voit que la gloire et les honneurs ne lui ont pas tourné la tête. Elle reste la simple jeune fille qu'elle était, et elle se demande si sa mission n'est pas maintenant terminée.

Mais le Roi la prie de l'accompagner à Paris, où il est décidé à entrer. C'est un voyage triomphal. La Pucelle et le Roi sont reçus partout avec tous les honneurs; on jette des fleurs sur leur passage, on les retient à des fêtes qu'on a organisées pour eux. Jeanne souffre un peu de tous ces retards.



90 Elle sait que l'armée anglaise se regroupe. Et pendant ce temps, les négociations entreprises avec le Duc de Bourgogne — qui tient Paris — échouent.

Elle prie plus ardemment que jamais et fait pénitence pour obtenir la grâce divine. Les Conseillers du Roi la jalousent toujours et ne cessent de la critiquer, essayant de diminuer son mérite.

Le 18 août, tout le cortège royal entre à Compiègne. Il y a déjà un mois que le Roi est sacré. Le Roi est si bien reçu en cette ville, qu'il s'y installe, peu pressé d'aller se mesurer aux Anglais devant Paris.

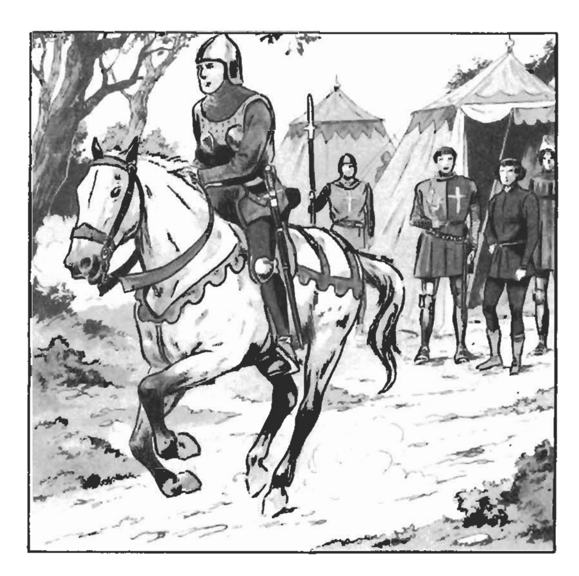


91 Toutes les cités des environs le font prier de venir aussi, pour qu'il soit fêté et honoré. C'est Creil, Pont-Ste-Maxence, Chantilly... et bien d'autres, qui retournent ainsi à l'unité française.

Partout on danse, on s'amuse, on festoie.

Jeanne s'inquiète davantage du retard accumulé, qui peut nuire beaucoup à la reprise de Paris. Le Roi se contente de lui sourire gentiment en lui disant de ne pas se tracasser ainsi.

Elle a pourtant bien raison, car les chefs de l'armée anglaise profitent, on s'en doute, de ces délais toujours renouvelés.



92 N'y tenant plus, Jeanne et le Duc d'Alençon laissent là le Roi et sa cour, et prenant la tête des troupes, ils marchent sur Paris. Le 26 août, ils sont à Saint-Denis où ils installent leur camp en attendant le Roi, auquel ils envoient sans cesse des estafettes pour le supplier de se hâter.

Rien n'y fait. Mal entouré, mal conseillé, Charles VII fait tout le contraire de ce qu'on lui demande, il signe en secret une trêve et promet même d'abandonner aux Bourguignons la ville de Compiègne. De mauvaise grâce, il vient enfin jusqu'à Saint-Denis.



93 Mais il a, en somme, détruit de ses propres mains les chances de réussite.

Voici Jeanne et les siens à La Chapelle, petit village au nord de Paris (et qui est maintenant l'un des quartiers de la ville).

Ce soir-là, comme à son habitude, Jeanne veille et prie pour la bataille du lendemain.

Pour pouvoir monter à l'assaut des murs, il faut combler les fossés : or, ceux-ci sont pleins d'eau. Jeanne y fait jeter des fagots. Mais ces opérations retardent l'assaut Les assaillants sont criblés de flèches. Jeanne en reçoit une, à la cuisse. Elle tombe.



94 Et cette fois elle comprend qu'elle n'aura pas la victoire. Le soir descend rapidement. On est obligé de cesser le combat et de rentrer tristement au camp.

Le timide Roi croit voir dans cet échec — dont la faute est à lui et à ses Conseillers — une raison supplémentaire de négocier... en abondonnant évidemment un morceau de la France.

Jeanne en est désolée. Elle sent bien qu'on ne veut plus l'écouter. On lui fait pourtant des cadeaux; on la flatte par de belles paroles; mais on ne suit plus ses directives, qui cependant viennent du Ciel.



95 Elle se prend alors de dégoût pour ce milieu de courtisans déloyaux, et avec ses fidèles compagnons d'armes, le Duc d'Alençon, La Hire, de Boussac, Xaintrailles et les autres, la voilà partie vers les provinces menacées par l'offensive anglo-bourguignonne.

On reprend ainsi Saint-Pierre-le-Moûtier, mais on échoue devant La-Charité-sur-Loire, faute de vivres et de munitions en quantité suffisante.

Tout de même, dans toute cette région, grâce à l'action de Jeanne, les populations reprirent espoir, ayant senti passer le souffle de la victoire.



96 L'automne s'avançait, déjà froid. Et les Voix ne cessaient de redire à Jeanne : « Paris, Paris ! »

La voici donc revenue près du Roi, triste du nouvel échec de La-Charité, lui répétant sans cesse l'ordre des Voix, le suppliant d'y obéir.

Charles VII ne répond pas; il ne fait rien. Et les mois d'hiver s'écoulent tout pareils : le Roi passe de ville en ville, toujours fêté, s'arrêtant ici et là au gré de sa fantaisie. Jeanne le suit, la mort dans l'âme, priant et pleurant. A chaque arrêt elle renouvelle ses supplications. Inutilement.



97 A la fin, le Roi lui dit qu'il n'a pas renoncé à l'espoir d'une entente avec le Duc de Bourgogne. Mais Jeanne sait bien que cela ne peut se faire qu'au prix de lourdes concessions. Ne chuchote-t-on pas que Charles VII aurait promis Reims aux Bourguignons... Reims ! La ville du sacre !

Une députation vient bientôt de cette ville vers Jeanne, la suppliant de défendre sa cause auprès du Roi. Celle-ci s'y emploie, on devine de quel cœur. Mais le Roi, agacé — et sentant bien au fond qu'il a tort — renvoie Jeanne un peu vivement.



98 La Pucelle n'en peut plus cette fois. Elle quitte la Cour pour rejoindre les troupes qui se battent ici ou là. On arrive à la Semaine Sainte. Jeanne s'arrête à Melun pour y passer cette grande semaine et participer à tous les offices religieux.

Et c'est en cette ville qu'elle reçoit de ses saintes cette annonce :

« Aie tout en gré. Tu seras prise avant juin, il faut qu'il en soit ainsi. Dieu t'aidera. »

On peut supposer la réaction de Jeanne devant cette nouvelle.



99 « Aie tout en gré », quel conseil magnifique. Ses saintes lui disent d'accueillir tous les événements de sa vie d'un même cœur vaillant et joyeux.

Elle va être faite prisonnière. Après les honneurs, ce sera la captivité, le supplice... mais « il faut qu'il en soit ainsi ». C'est comme cela qu'elle achèvera de sauver la France.

« Dieu t'aidera. » Ses saintes lui promettent que la grâce ne lui manquera jamais pour tout supporter. Dieu sera avec elle dans la souffrance comme il l'a toujours été depuis son enfance. Et il l'aidera à bien souffrir et à bien mourir, comme elle a bien vécu en faisant sa volonté.



100 Elle sait maintenant que ce n'est pas seulement le sacrifice de son pays, de ses parents, de sa vie de jeune fille, que Dieu lui a demandé en lui envoyant sa mission.

Comme son Maître Jésus, elle doit aller jusqu'au bout du don de soi, en livrant sa vie même. De tout son cœur, forte de la grâce promise et qu'elle sent en elle, elle accepte cette annonce de ses saintes.

Et la joie continue d'habiter en elle avec la sérénité, tandis qu'elle poursuit vaillamment la lutte pour la libération de sa patrie.



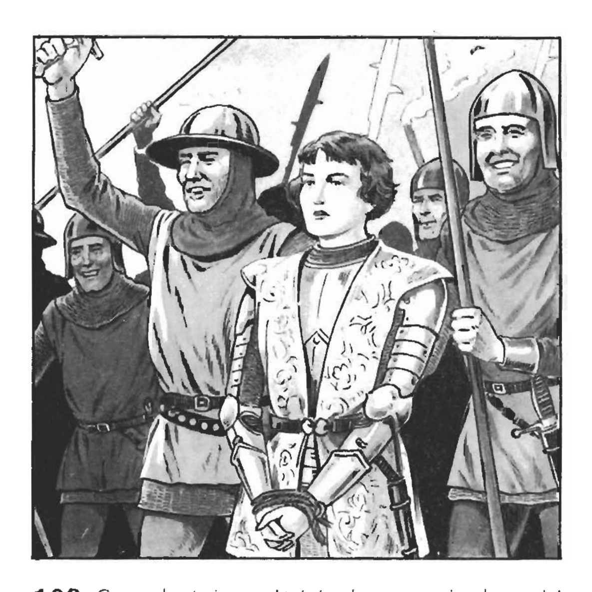


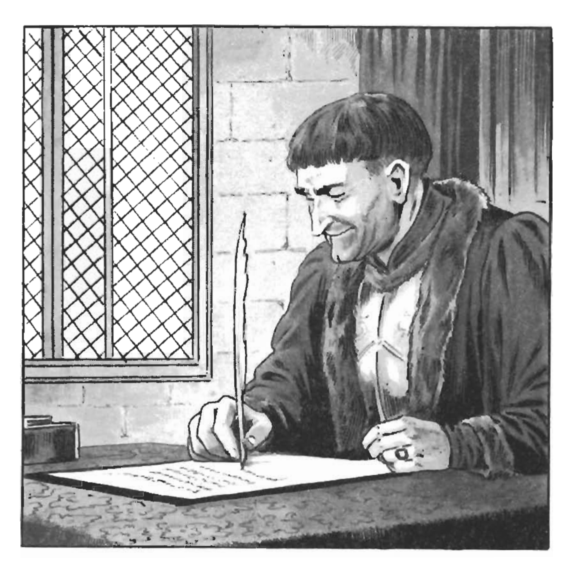
101 Elle reprend ainsi Lagny. Mais elle apprend que le Duc de Bourgogne s'apprête à assiéger Compiègne, car il tient décidément à cette ville.

On est en mai 1430. A tout moment, Jeanne entend résonner en elle l'annonce des saintes : tu seras prise avant juin. Mais la peur ne l'arrête pas. Jusqu'au bout elle accomplira sa mission. La voilà donc qui se précipite vers la ville en danger. Les Bourguignons y arrivent aussi en masse. La lutte est dure. On gagne du terrain, puis on le reperd. Jeanne va triompher, lorsqu'un renfort inattendu parvient aux ennemis.

102 La peur se répand parmi les nôtres. Jeanne est partout, empêchant la fuite, remontant les courages. La bataille est devenue un sanglant corps à corps.

La Pucelle se trouve soudain séparée des siens. Anglais et Bourguignons l'entourent, la désarçonnent et finalement la font tomber de cheval en hurlant sauvagement : « Rendez-vous, rendez votre foi ! » A quoi Jeanne, prisonnière pourtant, répond fièrement en redressant la tête : « J'ai juré et donné ma foi à un autre qu'à vous, et je tiendrai mon serment ». Cet Autre, c'est le Seigneur.





103 Cependant, ivres de joie, les ennemis clament : « Elle est prise, elle est prise ! » Ils en sont comme surpris, car ils la croyaient sorcière et imprenable.

Jeanne, elle, n'est pas surprise. Voici que l'annonce de ses Voix est réalisée. « Il faut qu'il en soit ainsi », ont ajouté les saintes. Elle est donc sûre d'être dans la volonté divine. Et cela lui met une grande paix dans l'âme. Elle commence déjà à sentir la vérité de la promesse qui terminait l'annonce : « Dieu t'aidera ». Elle se tait, et du fond de son cœur, avec toute sa vaillance, elle adore et dit merci.

104 C'est son chemin de croix qui va commencer. La voici donc aux mains des ennemis du Roi et de la France. Le Duc de Bourgogne ne cache pas sa joie. Il écrit à son oncle le Duc de Savoie : « Nous sommes grandement réconfortés de la guerre; car le 23 mai, à 6 heures, les assiégés ayant fait une sortie, celle qu'ils appellent la Pucelle et plusieurs capitaines, chevaliers, écuyers et autres ont été pris, noyés ou tués... » Il était pourtant français aussi, ce Duc de Bourgogne, mais l'ambition, le désir d'être Roi l'avaient fait devenir ennemi de la France.



105 Il ne gagna pas pour autant la bataille. Compiègne, malgré la prise de Jeanne, résista héroïquement et ne tomba pas entre ses mains.

Le sacrifice de la Pucelle ne fut donc pas inutile. Elle a bien rempli sa mission. L'unité renaît dans le beau pays de France.

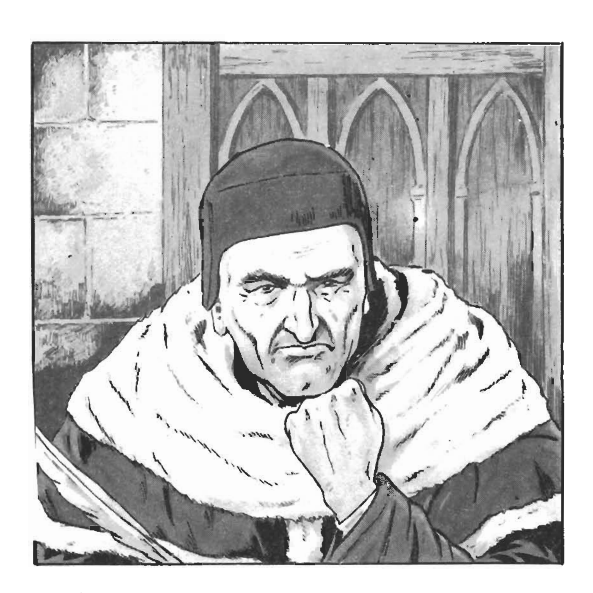
Le traité d'Arras, conséquence de la défaite des Bourguignons à Compiègne, va rallier les princes à la Couronne. Et bientôt, c'est tous ensemble, enfin unis, que les Français renverront chez eux les étrangers, selon le vœu et la promesse de Jeanne « qu'ils s'en aillent en Angleterre ».



106 Jeanne est la prisonnière de Jean de Luxembourg, puisque c'est un archer de son armée qui l'a prise.

Pourtant, les Anglais la réclament. Ils lui en veulent à mort d'avoir pris en mains et si bien défendu la cause de Charles VII, alors que sans elle le royaume de France aurait passé au Roi d'Angleterre.

Et puisqu'elle a toujours dit qu'elle avait reçu sa mission de Dieu, ils veulent qu'on la juge au point de vue religieux.



107 Ils ne veulent pourtant pas recourir au Pape, car ils craignent — à juste titre — que Rome ne leur donne tort après examen loyal de l'affaire.

Alors, ils se tournent vers un évêque qui leur est tout dévoué, et ils le chargent de mener le procès de Jeanne. Cet évêque, l'Histoire gardera son nom, c'est Cauchon, l'évêque de Beauvais.

Ainsi, de même que Notre Seigneur a été jugé et condamné par les prêtres juifs, de même il se trouvera un évêque, français de nom seulement, qui jugera et condamnera une sainte, pour faire plaisir aux ennemis de sa patrie.



108 Dieu se sert ainsi des défauts des hommes. Il permet que l'envie, la méchanceté triomphent en apparence. Mais c'est pour augmenter le mérite de ceux qui L'aiment assez pour suivre Jésus jusqu'au bout, jusqu'au Calvaire, jusqu'au martyre.

Jeanne achèvera de sauver la France en lui faisant le don de sa vie en pleine jeunesse.

C'est donc comme « sorcière » qu'on va la juger. Et sorcière veut dire justement quelqu'un qui est en dehors de Dieu et s'entend avec le diable.

Elle, la fille de Dieu, l'amie de sainte Catherine, de sainte Marguerite et de l'Archange saint Michel...



109 Mais les Juifs traitaient bien Jésus de fou, de séducteur, de buveur et autres injures ! Où son Maître a passé, elle passera aussi, toujours soutenue par la grâce.

Voici donc Jeanne enfermée, au château de Beaulieu d'abord, puis promenée de château fort en château fort. Jean de Luxembourg est très fier de sa capture et tient à s'en glorifier partout. Elle reste finalement quelque temps au château de Beaurevoir, près de Cambrai.

Elle sait qu'on se bat encore à Compiègne et elle ne songe qu'à s'évader pour rejoindre l'armée.



110 Ses Voix ne semblent guère approuver ce projet. Mais elle n'y tient plus. Elle se jette du haut de la tour où elle est enfermée. Elle se blesse au sol et on vient l'y ramasser, pleurant de chagrin de n'avoir pu réaliser son évasion. Sainte Catherine, compatissante, lui dit alors : « qu'elle guérirait, et que ceux de Compiègne seraient secourus ».

Jeanne se tint tranquille.

Pendant ce temps, Jean de Luxembourg la vendait aux Anglais. Le Christ Jésus fut ainsi vendu — trente deniers — par Judas.



111 La rançon de Jeanne fut fixée à 10.000 livres, ce qui était une rançon royale !

Et Jeanne repartit, de forteresse en forteresse, jusqu'au Crotoy (embouchure de la Somme) où une escorte anglaise en prit possession. Elle fut alors amenée jusqu'à Rouen où elle arriva pour Noël. Noël, fête de joie ! Pour elle, hélas, c'était le cachot, la privation totale de la liberté, de la lumière du jour, de la belle nature qu'elle aimait tant.

On l'enferma dans la forteresse construite par Philippe-Auguste, à la Tour de Bouvreuil.



112 Et comme si ce n'était pas suffisant, on la mit encore dans une cage de fer, où elle fut liée, nous dit celui qui fut son gardien, par le cou, les pieds et les mains.

Pour la faire souffrir davantage, on poste auprès d'elle cinq soldats anglais qui l'insultent sans cesse, ne pouvant supporter de voir cette « sorcière » si belle, si pure et malgré tout si calme en face d'eux.

Jeanne prie; ses saintes la réconfortent. Elle est sûre de l'amitié et de l'aide de son Dieu. Tout le reste est peu devant cette magnifique certitude.

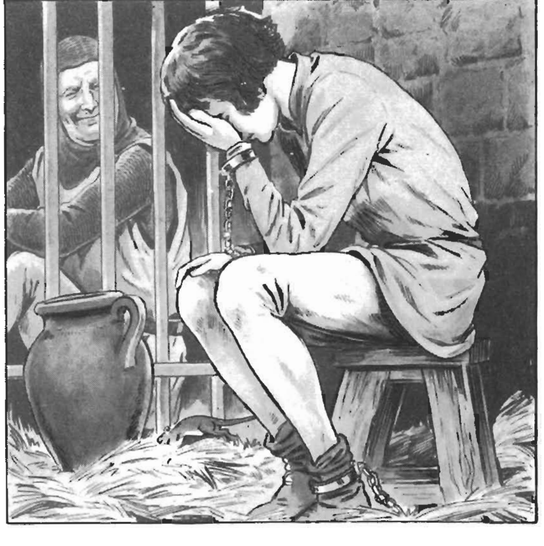


113 De ce Noël 1430 jusqu'au 30 mai 1431, cinq longs mois, Jeanne restera enfermée. On la sortira seulement pour la faire comparaître devant ses juges.

Dans cette prison, elle souffrira de toutes les manières : du manque d'air d'abord, et de la faim, et de la maladie quand on la ramènera fiévreuse et épuisée des longs interrogatoires.

Bien plus encore, elle y souffrira moralement, n'ayant pas une minute de repos car on lui laissera sans cesse autour d'elle des hommes infâmes, mis là exprès pour essayer de porter atteinte à sa pureté.

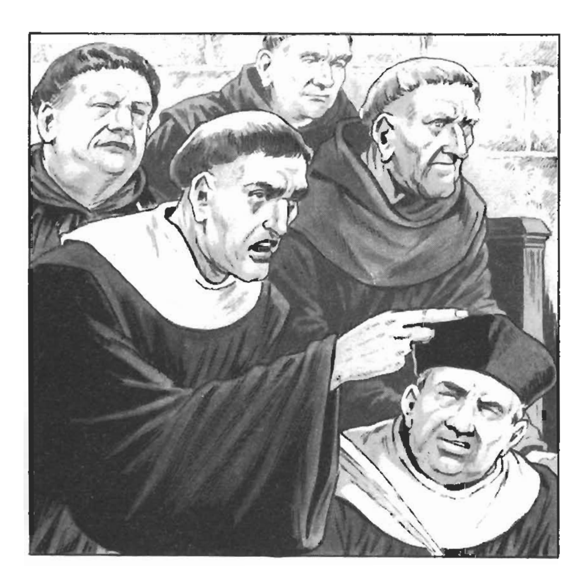
Elle y sera privée surtout de Jésus-Hostie. Car on lui refusa même l'Eucharistie, excepté le matin de son exécution.



114 Elle en versera des larmes, la pauvre Jeanne ! Elle priera et suppliera qu'on la mette dans une prison de femmes, loin de ces hommes abjects contre lesquels elle s'épuise à lutter.

Mais rien n'y fera : on a décidé qu'elle devait souffrir le plus possible. On veut surtout la faire tomber dans le péché, pour pouvoir l'en accuser après.

Dieu a permis que Notre Seigneur lui-même fût tenté par Satan. Il le permit aussi pour la sainte de France, mais en même temps, il la fortifia sans cesse. « Dieu t'aidera », lui avaient dit ses Voix.

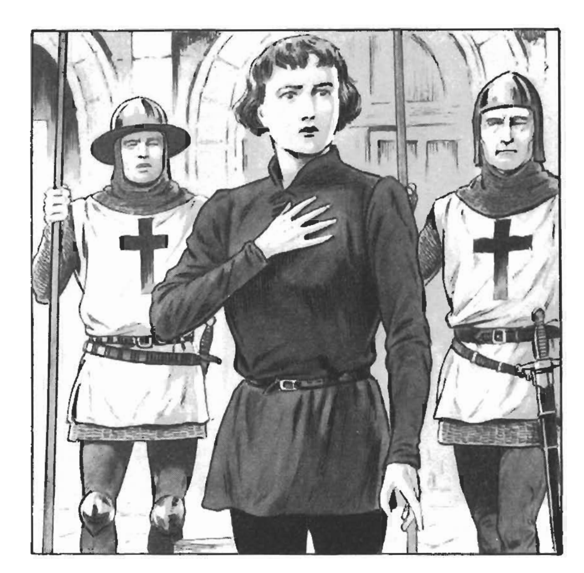


115 Le mercredi 21 février 1431, on la sort pour la première fois de sa cage. La voilà devant ces juges sans conscience qui l'ont condamnée d'avance. Mais ils espèrent obtenir d'elle des réponses qui justifient leur verdict.

Aussi vont-ils, eux les savants, jouer avec cette fille des champs comme un chat avec une souris. Sans cesse ils essaieront de lui faire dire ce qu'il faudrait pour qu'ils puissent la déclarer hérétique.

Il fallait bien qu'elle soit aidée directement par Dieu pour ne pas tomber dans leurs pièges.

Pour ce qui est de son nom, elle répond joliment : « A Domremy on me nommait Jeannette; en France, on m'appelle Jeanne ».

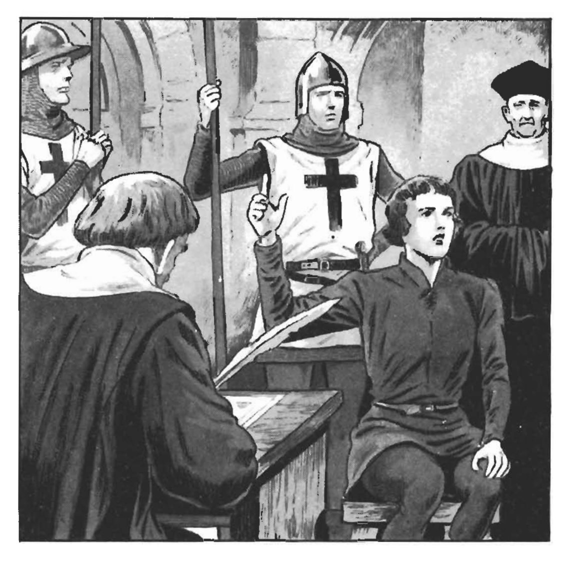


116 Jeanne demande, comme c'est son droit, un conseiller pour l'aider à formuler ce qu'elle désire répondre. On le lui refuse.

Elle est donc là, seule, debout devant ses juges comme Jésus devant Caïphe, unie intérieurement à ce Dieu qui vit en elle par la grâce, et comme recevant à mesure les réponses qu'il lui faut donner aux questions posées.

On lui demande de prêter serment. Elle répond : « De mon père, de ma mère et des choses que j'ai faites, depuis que j'ai pris le chemin de France, volontiers je jurerai. Mais des révélations à moi faites de par Dieu, je ne les révèlerais pas, même si on devait me couper la tête... »





117 A la question : « Qui vous a appris votre croyance ? » Jeanne sent ses yeux se mouiller. Elle revoit son petit village, et sa chère maman, la bonne Romée : « J'ai appris de ma mère *Pater noster, Ave Maria, Credo*, répond-elle. Je n'ai pas appris d'autre personne ma croyance, sinon de ma mère ».

Cauchon veut ensuite interdire à Jeanne toute tentative de fuite : « Je n'accepte pas cette défense, dit-elle fièrement. Si donc je m'échappais, on ne pourrait m'accuser d'avoir trahi une promesse. »

118 Deuxième audience. On la fait parler de son pays ; on lui demande si elle a appris un métier : « Je sais coudre et filer, et en cela, ne crains aucune femme de Rouen ».

On lui demande aussi des détails sur ce que lui disaient ses Voix. « Elles m'ont appris à me bien conduire... Ce sont elles qui m'ont guidée. » — « Vos Voix vous parlent-elles souvent ? » — « Il n'est pas de jour que je ne les entende. » — « Que leur demandez-vous ? » — « Le salut de mon âme. »

Le greffier prend note de tout cet interrogatoire, qu'on essaie ensuite de falsifier, car il tourne vraiment trop à l'honneur de celle qu'on veut condamner.





119 Les audiences se succèdent ainsi, montrant toujours plus sa force d'âme et son intelligente finesse.

Elle a des réparties qui sidèrent ses juges.

On continue d'exiger qu'elle prête serment de tout dire, c'est-à-dire même les révélations dont elle avait reçu ordre de ses saintes de ne les transmettre qu'au Roi. Elle s'y refuse évidemment. Et comme on lui dit qu'elle se fait ainsi du tort, elle exprime dans une belle réponse qu'elle sait bien que de toute manière on veut la perdre : « Ne m'en parlez pas davantage. Je viens de Dieu. Renvoyez-moi à lui. »

Mais Cauchon se fâche.

120 Il insiste. Il lui dit qu'il a le droit d'exiger ce serment, comme étant son juge.

« Vous dites que vous êtes mon juge, lui répond fièrement Jeanne. Avisez à ce que vous ferez : vous vous mettez en grand danger. Je vous répète que je suis envoyée de Dieu. »

Quelle belle assurance chez cette jeune fille maltraitée de toutes les manières, tenant tête à ces grands personnages, et trouvant toujours le mot juste pour répondre à leurs perfides questions.

On revient aux Voix. On lui demande quand elle les a entendues pour la dernière fois.



121 « Ce matin même, elles m'ont éveillée. J'ai joint les mains pour les prier. Elles m'ont dit de vous répondre hardiment ».

Les juges sont vexés. Ils s'énervent, ne sachant plus quelle question poser.

C'est alors que l'un d'eux, Jean Beaupère, lui demande brusquement :

« Jeanne, êtes-vous en état de grâce ? »

Et Jeanne de répondre humblement : « Si je n'y suis pas, Dieu m'y mette; si j'y suis, Dieu m'y garde. »

Réponse admirable, qui devrait convaincre le Tribunal de son innocence.



122 Mais au lieu d'être désarmés par une telle sagesse, visiblement inspirée de Dieu, les juges disent que c'est Satan qui dicte les réponses à Jeanne. On croit entendre à quatorze siècles de distance, les Pharisiens dire à Jésus que c'est par le prince des démons qu'il chasse les démons. Mais ces hommes aveuglés par la haine, ont oublié les leçons de l'Evangile.

Jeanne est ramenée dans sa geôle. Pour la mettre davantage en péril, on l'a retirée de sa cage de fer. Les soldats sans scrupules sont avec elle. Et ce soir elle est malade; elle a la fièvre; elle sent qu'elle ne pourra pas se défendre comme les autres nuits.



123 On lui fait une saignée qui l'affaiblit encore. Alors, elle se tourne vers le Ciel qui seul peut la protéger puisque sur terre elle est, comme son Maître le fut, abandonnée de tous.

Et le Ciel répond à sa supplication. Pendant trois jours qu'elle fut ainsi malade, ses terribles compagnons, au lieu de profiter de sa faiblesse, la laissèrent tranquille — sans bien comprendre ce qui leur arrivait. Ils l'ont reconnu eux-mêmes sur la fin de leur vie. Quelque chose de plus fort qu'eux les a retenus. Dieu prenait directement la défense de sa fille bien-aimée.



124 Après ces trois jours de répit, on la traîne à nouveau, à peine remise, devant le Tribunal.

Les questions les plus ridicules lui sont posées. C'est ainsi qu'un juge lui ayant maladroitement demandé si saint Michel, dans ses apparitions, était habillé, Jeanne lui répond finement : « Croyez-vous que Dieu n'ait pas de quoi le vêtir ? »

Cauchon lui demande si elle a eu l'occasion de blesser ou de tuer quelqu'un sur le champ de bataille.

— Jamais, répond-elle, je portais ma bannière.

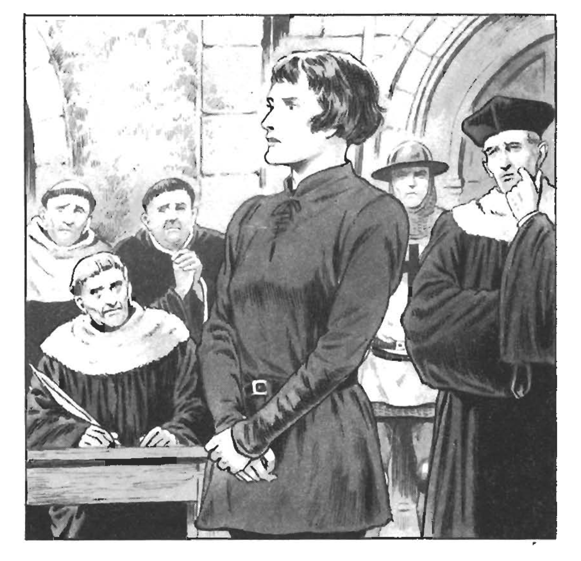
— Préférez-vous votre bannière ou votre épée ?

— Ma bannière, quarante fois plus !



125 On piétine. Le procès n'avance pas. Par ses réponses intelligentes, Jeanne déjoue toutes les ruses de ceux qui veulent la convaincre de sorcellerie.

On ne recule même pas devant la traîtrise. L'un des juges, Loyseleur, se déguise et va la trouver dans sa prison se dit lorrain comme elle et ami de Charles VII. Il la met en confiance, la fait parler, tandis que par un trou fait dans le mur, on enregistre dans la pièce à côté tout ce qu'elle dit. Toutes les époques ont vu de ces gens, qu'on appelle des « moutons », faire ainsi semblant d'être l'ami d'un prisonnier, pour pouvoir le trahir ensuite.



126 Et l'on complote; et l'on se livre à toutes sortes de machinations dans les comptes rendus des débats. La loyauté de Jeanne, sa confiance en ce Loyseleur sont payées par la méchanceté et le mensonge.

Son attitude devant le Tribunal est tellement digne et fière que bien des assistants sont remués, hésitent.

Cauchon voyant qu'il ne gagne rien décide donc de poursuivre les interrogatoires à la prison même, pour éviter cet ascendant que Jeanne prenait malgré tout sur les assistants des séances.



127 Elle sait d'ailleurs qu'elle est perdue. Ses Voix le lui ont annoncé; elles lui disent maintenant : « Ne t'effraie pas de ton martyre. Prends tout en gré. Tu monteras, enfin, au royaume du Paradis. »

Mais loyalement, elle se défend jusqu'au bout comme elle le doit. Elle en appelle au Pape :

« Menez-moi devant notre Saint-Père le Pape et je lui dirai, à lui, tout ce que je dois répondre. » Et comme on lui rétorque qu'on va envoyer le procès à Rome afin que le Pape puisse l'étudier et juger l'affaire :



128 « Non, dit-elle. Je ne sais pas ce que vous mettriez dans le procès; je veux être menée au Pape pour que lui-même m'interroge et que je lui réponde. »

Mais cela, on s'en doute, ne fait pas l'affaire de ces juges égarés par l'orgueil et la haine. Ils l'accusent de ne pas vouloir obéir à l'Eglise en leur personne. « Je suis soumise à l'Eglise, leur dit Jeanne, mais Dieu premier servi ! Je ne réponds rien que je prenne dans ma tête; ce que je réponds est du commandement de mes Voix; elles ne me commandent pas de désobéir à l'Eglise; mais Dieu premier servi. »



129 Non certes, elle ne veut pas désobéir à l'Eglise, la vaillante chrétienne qui a déjà répondu à une question précédente : « J'aime Dieu, je le sers; je suis bonne chrétienne, bien baptisée et je mourrai bonne chrétienne. Je voudrais aider et soutenir l'Eglise de tout mon pouvoir. »

Elle aime trop l'Eglise du Christ pour lui désobéir, mais elle sait que tous ces juges ne représentent pas la pensée de l'Eglise. Elle les sait aveuglés, c'est pourquoi elle demande si fort d'être conduite au Pape !



130 On continue de la harceler. On paraît s'étonner qu'elle ait pu être prise, si elle est ce qu'elle dit. Et Jeanne de répondre avec vaillance : « Puisqu'il plaît ainsi à Notre Seigneur, je crois que c'est pour le mieux que je sois prise ».

Comme on lui fait reproche d'avoir quitté ses parents, Jeanne a cette réponse splendide : « Puisque Dieu le commandait, il fallait partir. J'aurais eu cent pères et cent mères et j'eusse été fille de roi, je serais partie ».

Quelle leçon elle nous donne en ces quelques mots !



131 Le 9 mai, on lui relit une fois de plus les points sur lesquels on veut la faire revenir, et pour arracher plus facilement — pense-t-on — un aveu, on la menace de la torture.

Les instruments sont là, tout prêts. Et les bourreaux se tiennent à côté, prêts également à les utiliser pour briser, déchiqueter, faire souffrir.

Quelle va être la réaction de la jeune fille ? Cette épreuve n'est-elle pas au-dessus de ses forces ? Va-t-elle céder devant cette promesse de torture ?

Ecoutons-la.



132 « Vraiment, si vous deviez m'écarteler les membres et faire partir l'âme hors du corps, je ne vous dirais pas autre chose. »

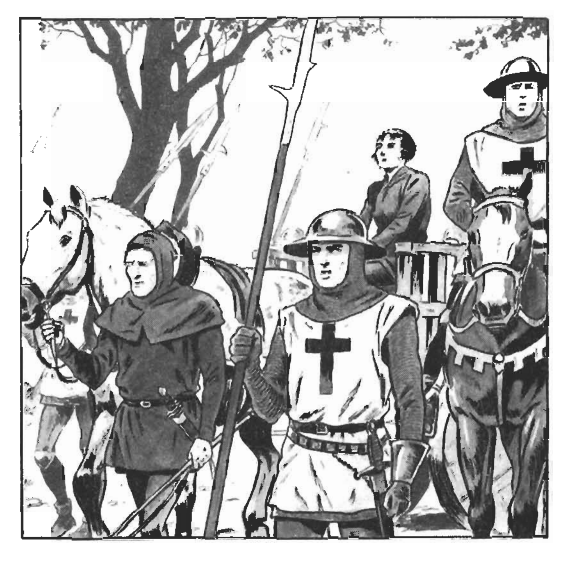
Une telle vaillance stupéfait les membres du Tribunal, qui ne s'attendaient vraiment pas à trouver pareille force d'âme chez une si jeune fille.

Ils renoncent donc à la soumettre à la torture, comprenant parfaitement qu'ils n'y gagneront rien.



133 Ils cherchent alors toujours des moyens nouveaux de perdre Jeanne. Mais à la fin, ils ne savent plus que lui demander. Sans cesse on lui repose les mêmes questions. Sans cesse on lui renouvelle les mêmes reproches.

Voyant qu'on n'en sort pas, on imagine un autre moyen. Depuis si longtemps elle réclame d'être mise en une prison de femmes et d'être délivrée de ses tristes compagnons de cachot ! On va essayer de la prendre par-là.



134 On prépare donc une espèce d'abjuration dans laquelle elle déclare renoncer à ses erreurs. On en mélange si bien les phrases que Jeanne ne comprend pas clairement ce qu'on lui fait dire.

Elle est tirée de son cachot ; on la fait monter dans une charrette pour la conduire au cimetière St-Ouen où va avoir lieu la scène, devant la foule assemblée.



135 Et alors, on l'exhorte, par un long sermon, à reconnaître ses erreurs. Le prédicateur ayant terminé en déclarant à Jeanne : « Ton Roi, qui se dit Roi de France, est devenu, en croyant à toi, hérétique et schismatique », Jeanne s'écrie bien fort : « Par ma foi, sauf votre respect, j'ose bien vous dire et jurer sur ma vie qu'il n'est point tel que vous dites, mais que c'est le plus noble des chrétiens, et qui aime la foi et l'Eglise ».

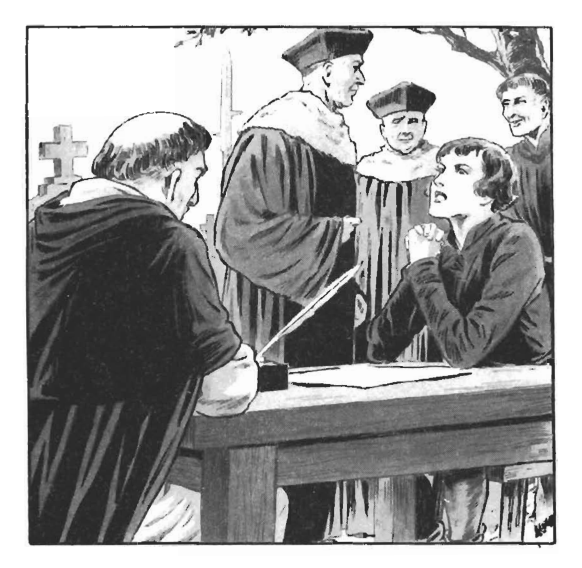
Chère petite Jeanne : elle a gardé toute son affection dévouée à Charles VII, malgré l'ingratitude de ce dernier à son égard.



136 On lui reproche ensuite cet « habit d'homme » qu'elle a pris — sur le conseil de ses saintes — pour aller sauver la patrie.

« J'ai pris habit d'homme parce que j'avais à être parmi des gens d'armes, avec lesquels il était plus sûr et plus convenable de se trouver en habit d'homme que de femme, et ce que j'ai fait, je l'ai bien fait ».

Ils savent bien, ces juges méchants, pourquoi dans sa prison, entourée qu'elle est de soldats sans scrupules, Jeanne a gardé le costume masculin qui lui est une protection.



137 Mais ils font semblant de l'ignorer et font croire à une mauvaise volonté évidente de Jeanne à ce sujet.

On l'adjure de se rétracter :

— « Les faits et dits que vous avez faits et qui sont réprouvés, voulez-vous les reprendre ?

— Je m'en rapporte à Dieu et à notre Saint Père le Pape. »

Toujours la même réponse de Jeanne, réponse de fidélité absolue à sa foi et à l'Eglise dans son Chef suprême.



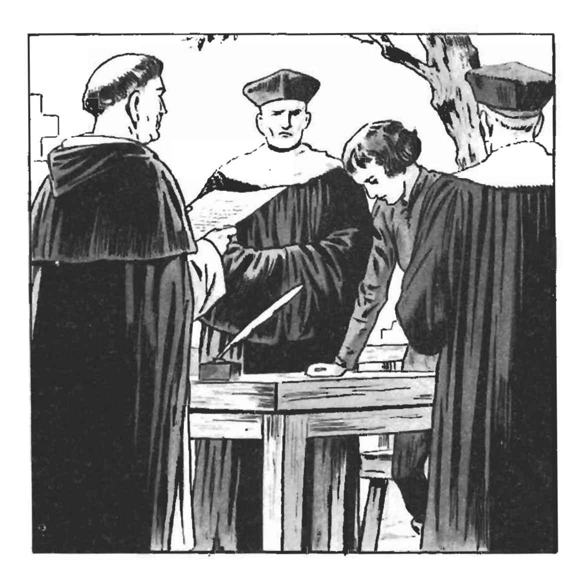
138 Mais voici que le traître Loyseleur s'approche d'elle : « Jeanne, croyez-moi. Si vous le voulez, vous serez sauvée. Acceptez habit de femme et faites tout ce qui vous sera ordonné. Sinon vous êtes en péril de mort. »

Jeanne semble hésiter.

Tombe-t-elle dans le piège tendu par le traître ?

Ou bien la peur du feu, très vive en elle — on le comprend — la domine-t-elle un instant ?

On l'entend dire : « Je ferai tout ce que vous voudrez ».



139 On lui lit une formule d'abjuration.

« Je ne sais pas ce que c'est qu'abjurer », dit-elle, et elle demande qu'on la conseille.

On la prie de signer le papier. Si elle ne signe pas, elle sera brûlée.

« J'aime mieux signer qu'être brûlée. »

Mais, d'après des témoins, elle semble comme inconsciente de ce qui se passe exactement à ce moment.

Elle fait encore pourtant cette solennelle déclaration :



140 « Je m'en rapporte à la conscience des juges pour savoir si je dois révoquer ou non. Je n'entends point révoquer quelque chose, si cela ne devait pas plaire à Notre Seigneur. »

« Signe », lui dit-on. Et on lui présente un document qui en réalité n'est pas celui qu'on lui a lu. On lui tient la main pour qu'elle trace son nom.

Et vite elle demande, selon qu'on le lui a promis, « qu'on la mène en prison d'Eglise, afin qu'elle ne soit plus entre les mains des Anglais ».



141 Elle croit être enfin délivrée des honteux soldats de son cachot. Mais on l'y ramène, après lui avoir remplacé ses vêtements masculins par des habits de femme.

La malheureuse proteste énergiquement. Elle voit qu'on l'a trompée. Et elle passe une nuit plus terrible que jamais, battue par ses compagnons dont elle a bien du mal à se défendre.

Le jour de la Trinité, 27 mai, Jeanne est de nouveau vêtue en homme. Elle expliquera le lendemain, à l'Abbé Massieu, excellent prêtre qui a la responsabilité de la prisonnière et fait ce qu'il peut pour adoucir son sort, à la suite de quelle nouvelle méchanceté de ses geôliers elle s'est trouvée obligée de reprendre ce costume.

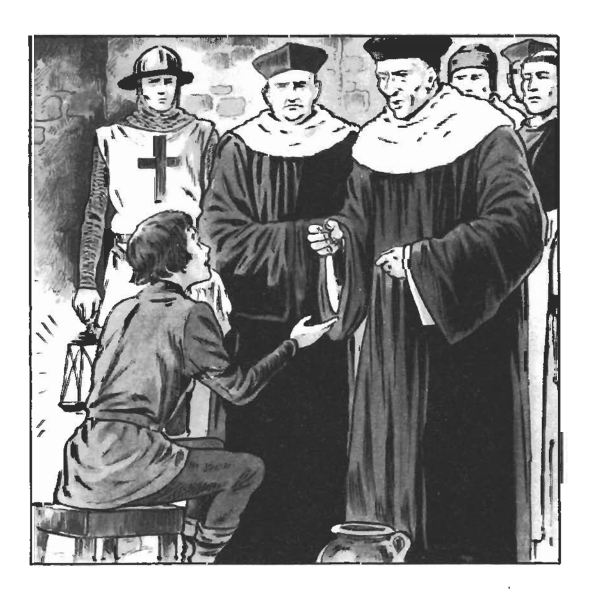


142 Naturellement, l'événement est aussitôt rapporté au Tribunal : la prisonnière a été infidèle à sa parole, elle a repris le costume masculin.

Pauvre Jeanne ! On a été autrement infidèle envers elle, puisqu'on lui avait promis de la mettre en prison de femmes ! Mais cela, on ne le dit pas.

Et ses juges viennent solennellement constater qu'elle a failli à sa parole.

Jeanne se plaint à eux de la manière injuste dont elle est traitée.



143 « J'ai repris cet habit, dit-elle, parce qu'on n'a point tenu ce qu'on m'avait promis, à savoir que j'irais à la messe et recevrais mon Sauveur... J'ai fait cela pour la défense de ma pudeur, qui n'était pas en sûreté en habit de femme avec mes gardes... Je me plains grandement des tourments et violences qu'on m'a faits... J'aime mieux mourir que d'être aux fers dans cette prison... »

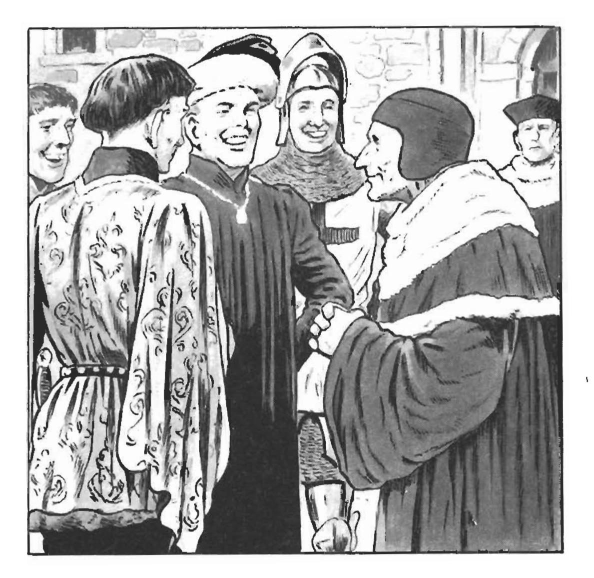
Et Jeanne pleure abondamment. Elle a le cœur trop lourd de constater la méchanceté des uns et la lâcheté des autres.



144 L'évêque Cauchon lui demande : « Depuis jeudi, avez-vous entendu vos Voix ? »

« Oui, répond Jeanne humblement. Elles m'ont dit que j'avais mal fait en révoquant, par crainte du feu, ce que j'avais déclaré auparavant. »

Et Jeanne, ayant énoncé ses regrets, ajoute courageusement : « J'aime mieux faire ma pénitence en une fois, à savoir mourir, que d'endurer plus longtemps le tourment de cette prison. Je ne comprenais point ce qui était en la formule d'abjuration, et je l'ai dit, ajoutant que je n'entendais rien révoquer qu'il ne plût ainsi à Notre Seigneur. »



145 Cette droiture, qu'ils sont bien obligés de reconnaître, devrait désarmer les juges. Mais non, il faut qu'elle meure. C'est décidé d'avance.

Aussi Cauchon se contente-t-il de lui répondre : « Vous êtes donc hérétique, obstinée et rechue ».

Et sortant de la prison, il se frotte les mains et déclare joyeusement aux Anglais qui l'attendent dehors : « Ça va, ça va ! Vous pouvez faire bonne chère. C'est fait. Elle est prise. » On peut bien dire qu'il prononce, par ces quelques mots, sa propre condamnation devant l'Histoire.



146 La sentence est mise au point. C'est le 29 mai. Et l'aube du 30 mai se lève sur Rouen. Jeanne offre à Dieu cette nouvelle journée qui commence, et dont elle ne sait pas encore que c'est la dernière de sa vie terrestre.

Voici Frère Martin et Frère Jean qui s'en viennent la voir de très bonne heure :

« Monseigneur l'évêque de Beauvais nous envoie vous annoncer votre mort prochaine », lui disent tristement les deux religieux.



147 Entendant cela, Jeanne sentit en elle la révolte de la vie et de la jeunesse. Certes, elle s'attendait à cette nouvelle et avait offert d'avance son martyre.

Mais cela ne l'empêche pas de rester une toute jeune fille — elle n'a pas 20 ans ! — à laquelle le supplice du feu cause une peur effroyable.

Comme son Maître du Jardin des oliviers, elle voudrait que cette mort cruelle lui soit épargnée.

Elle sanglote et se lamente douloureusement.



148 « Hélas ! me traite-t-on ainsi horriblement et cruellement, qu'il faille que mon corps net et entier, qui jamais ne fut corrompu, soit aujourd'hui consumé et réduit en cendres ! Ah ! j'aimerais mieux être décapitée sept fois que d'être ainsi brûlée... »

Et une fois encore monte de son cœur à ses lèvres cet appel au Juge suprême :

« J'en appelle à Dieu, le grand Juge, des grands torts et injustices qu'on m'a faits. »

Pendant qu'elle se lamentait ainsi, arrive le traître Loyseleur.



149 Il lui demande à nouveau, en cet instant suprême de sa vie, « s'il est vrai qu'elle eût ces Voix et apparitions ».

« Oui », répond fermement Jeanne.

Et comme on la presse de dire si ces Voix viennent de bons ou de mauvais esprits :

« Je m'en rapporte à ma Mère l'Eglise », se contente-t-elle de répondre. Elle sait bien qu'il n'y a rien d'autre à dire, que rien ne viendra plus changer son destin.

Elle le comprend si bien que, voyant Cauchon arriver à son tour dans la prison :



150 « Evêque, je meurs par vous ! » lui lança-t-elle

Parole terrible, qui aurait dû faire réfléchir le malheureux.

Il lui répond pourtant :

« Vous mourez parce que vous n'avez pas tenu ce que vous avez promis », à quoi Jeanne réplique par la déclaration déjà faite que « si on l'avait mise en prison d'Eglise, cela ne serait pas arrivé ». « C'est pourquoi j'en appelle à Dieu contre vous », ajoute-t-elle, rétablissant ainsi les choses et faisant du juge injuste l'accusé, cité par elle au Tribunal de Dieu.



151 L'évêque s'est retiré.

Jeanne sait qu'elle n'a plus rien à attendre de la terre. Elle se tourne vers le Ciel et pense à son éternité.

La voilà qui interroge l'un des assistants :

— « Maître Pierre, où serai-je ce soir ?

— N'avez-vous pas bon espoir dans le Seigneur ?

— Oh ! oui, Dieu aidant, je serai en Paradis ! »

Frère Martin est là, qui reçoit la dernière confession de Jeanne.

Après avoir reçu l'absolution, elle demande à communier. Pour aller au martyre, il lui faut la force de son Dieu.



152 Cette demande ennuie Frère Martin. Il ne sait que faire. Il envoie donc l'Abbé Massieu avertir Cauchon et le prier de lui donner des instructions.

L'évêque est perplexe. Il hésite aussi. Il réunit le Conseil. Et finalement il fait répondre à Frère Martin : « qu'on lui donne le sacrement de l'Eucharistie, et tout ce qu'elle demandera ».

Réponse étrange, quand on pense que ce même évêque est celui qui a excommunié Jeanne, et la livre aux Anglais comme hérétique, schismatique, apostate !



153 Décidément, on a peine à comprendre l'attitude des juges, dans cet extraordinaire procès !

Jeanne en tout cas est bien heureuse. Depuis si longtemps elle était privée de Jésus-Eucharistie.

Frère Martin, avant de la communier, lui présente l'hostie en lui demandant :

« Croyez-vous que ce soit là le Corps du Christ ?

— Oui, et le seul qui puisse me délivrer. Je demande qu'il me soit donné. »



154 La condamnée reçoit alors son Dieu « avec une grande dévotion et humilité », nous dit un témoin. Elle est transfigurée par la joie.

Les larmes coulent, larmes de bonheur cette fois. Son attitude est si pleine de foi, d'humilité et d'amour que « cela ne saurait se décrire », a témoigné lui-même Frère Martin.

Ils sont bien émus, les bons Frères, devant cette scène qui arracherait des larmes aux plus endurcis.



155 Elle est là, mains croisées sur sa poitrine qui contient Dieu, toute adorante, toute unie à ce Christ pour lequel toute sa vie elle a mené le bon combat.

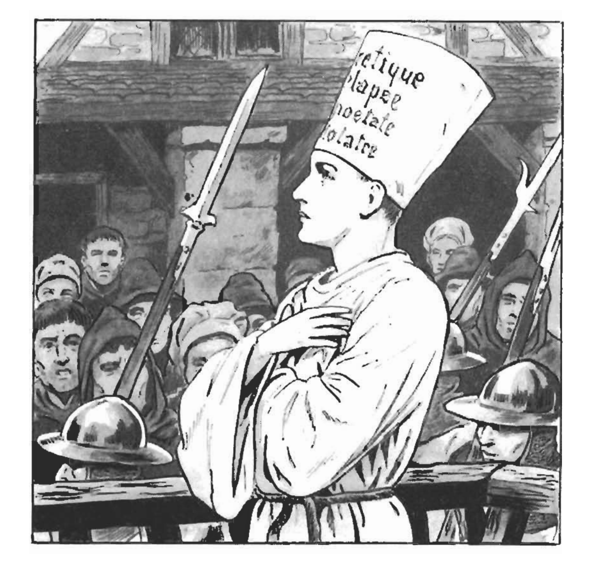
Mais bientôt on s'énerve autour d'elle. On trouve cette action de grâces trop longue. On la presse de se relever.

Voilà, c'est fait. La charrette l'attend. Elle y monte courageusement. Elle porte Dieu en elle, elle peut aller au bûcher. Elle sait maintenant que l'union définitive avec le Seigneur est pour bientôt. Le bûcher, c'est l'antichambre du Ciel.



156 On lui a mis la longue robe blanche des suppliciés, enduite à l'avance de soufre pour faciliter la combustion. Elle paraît ainsi, encore plus belle et plus jeune, à la foule massée sur le passage du cortège.

Elle porte sur sa tête une espèce de mitre en carton sur laquelle sont inscrits les motifs de sa condamnation : « hérétique, relapse, apostate, idolâtre ». Motifs qui s'accordent bien mal avec la réalité de Dieu présent en elle par la sainte Eucharistie qu'on vient de lui donner.



157 Jeanne tient la tête bien droite, tandis que la cahotante charrette l'entraîne sur le lieu de son martyre. Ses mains sont croisées sur sa poitrine, comme pour mieux y enserrer le trésor qui est en elle.

Sur son passage, bien des gens sont émus de sa jeunesse, de sa beauté, et surtout de cette sérénité de toute son attitude. Les uns pleurent, d'autres branlent la tête semblant dire : « Comment cette Jeanne si sympathique peut-elle avoir été reconnue sorcière et condamnée à cet horrible supplice du feu ? »



158 La charrette arrive sur la place du Vieux-Marché, lieu de l'exécution, qui est noire de monde.

On fait descendre Jeanne. On la place sur une estrade, face au bûcher. Les juges se trouvaient déjà sur une autre tribune.

Elle est là, toute droite, dans sa longue robe blanche, contemplant ce bûcher où bientôt on va l'attacher. Par un surcroît de cruauté, ses ennemis l'ont voulu très haut, ce bûcher, beaucoup plus haut qu'on ne le fait d'habitude. Ainsi le bourreau ne pourra même pas atteindre la suppliciée pour abréger ses souffrances, comme il était de coutume de faire.



159 Jeanne écoute le sermon qu'on lui fait, le dernier qu'elle entendra. En conclusion de ce sermon, le prédicateur lui dit que l'Eglise l'abandonne à la rigoureuse justice civile.

Jeanne s'écrie : « Benoîte Trinité ! Benoîte glorieuse Vierge Marie ! Benoîts saints du Paradis ! Sainte Catherine ! Sainte Marguerite ! Saint Michel ! Saint Gabriel ! Saint Denis !

Ah ! Rouen, seras-tu ma demeure dernière ? Rouen ! Rouen ! Mourrai-je ici ? »

Ayant ainsi appelé tout le Ciel à son aide, elle revient à la terre:



160 « Je déclare à toutes les personnes, quelle que soit leur condition ou leur parti, qu'elles soient avec ou contre moi, que je leur demande humblement pardon. Que tous veuillent bien prier pour moi; je leur pardonne le mal qu'ils m'ont fait.

« Je demande pardon aux Anglais et aux Bourguignons des dommages que je leur ai causés.

« Je demande à tous les prêtres ici présents que chacun d'eux dise une messe pour moi. »

Et pendant une demi-heure, la douce et vaillante victime continua ainsi sa prière publique.



161 Dans la foule, la plupart pleuraient. Un grand souffle d'émotion, de pitié et d'admiration aussi, passait sur la place du Vieux-Marché.

Cauchon alors se décida à lire tout haut la sentence, déclarant que Jeanne était livrée par l'Eglise à la justice.

A quoi Jeanne répondit :

« Je recommande mon âme à Dieu, à la bienheureuse Marie, à tous les saints. Je les invoque. Je demande pardon aux juges, aux Anglais, au Roi de France. »



162 Dévouée jusqu'au bout à Charles VII, elle ajoute : « Jamais je n'ai été induite par mon Roi à faire ce que j'ai fait, soit bien, soit mal. »

Puis elle demande une croix.

Un soldat anglais, pris de pitié, en fit une petite de deux morceaux de bois assemblés. Jeanne le remercie d'un sourire, baise cette humble croix et la met sur sa poitrine.

Mais elle supplie humblement qu'on aille chercher à la paroisse la longue croix de procession et qu'on la tienne élevée devant ses yeux jusqu'à la fin. Frère Ysambard y court.



163 Mais les autorités anglaises commençaient à trouver le temps long. Tandis que le bon abbé Massieu, près de Jeanne, la réconfortait, un Anglais lui cria :

« Comment, prêtre, nous ferez-vous dîner ici ? »

On fit donc descendre Jeanne de l'estrade et on la mena devant le Bailli de Rouen. Celui-ci représentait l'autorité civile et il avait donc, seul, le pouvoir de la condamner légalement. Il ne s'en donna même pas la peine. « Conduisez-la, conduisez-la ! » enjoignit-il aux gardes en leur désignant le bûcher.



164 Et, à l'adresse du bourreau, il lança cet ordre bref : « Fais ton devoir ! »

Voici Jeanne entraînée vers le bûcher, tandis qu'elle continue à invoquer le Ciel.

« Ah ! Rouen, j'ai grand-peur que tu n'aies à souffrir de ma mort ! » s'écria-t-elle.

Et, « d'un pas aussi ferme que lorsqu'elle montait aux échelles d'assaut — dit textuellement Frère Martin — Jeanne monte sur son bûcher » d'où elle regarde longuement la foule oppressée et silencieuse.



165 Frère Ysambard est revenu, tenant la croix paroissiale. Jeanne s'en saisit, baise une dernière fois l'image de son Seigneur crucifié. Elle la rend ensuite au Frère et tend ses mains au bourreau, implorant saint Michel pendant qu'on l'attache au poteau.

Voilà, c'est fait; le bûcher est très haut, le bois est très sec, tout ira bien.

Et la torche porte le feu aux fagots entassés.

La fumée s'élève d'abord et Jeanne crie au Frère qui est resté là : « Descendez, descendez ».



166 « Tenez haut la croix du Seigneur, ajoute-t-elle, pour que je puisse la voir ! » Quelle vaillance, quelle maîtrise d'elle-même à cette heure exceptionnelle.

Les flammes jaillissent. Craint-elle que Satan ne l'attaque en cet instant suprême ? « De l'eau bénite », crie-t-elle.

Sa longue robe blanche est maintenant la proie des flammes qui montent jusqu'à elle. On ne la voit plus guère. Mais on l'entend.

Sa voix ferme tombe sur la foule muette d'épouvante.



167 « Jésus ! Jésus ! »

Ce Nom du Sauveur, elle le répéta six fois de suite.

Elle invoqua aussi la sainte Vierge, saint Michel et ses saintes.

Puis Frère Martin l'entendit affirmer encore la vérité :

« Les Voix que j'ai eues étaient de Dieu. Tout ce que j'ai fait, je l'ai fait par le commandement de Dieu ! Non, mes Voix ne m'ont pas déçue. Les révélations que j'ai eues étaient de Dieu. »



168 Un temps de silence après cette magnifique déclaration publique.

Puis une dernière clameur, un dernier cri de ses lèvres humaines, un dernier nom en exhalant son dernier souffle :

« Jésus ! »

C'est fini.

Jeanne la Pucelle, Jeanne la fille de Dieu, est allée retrouver ce Jésus qu'elle n'a pas cessé d'aimer et de suivre sur la terre.



169 Son corps toutefois n'était pas encore consumé. Le bourreau rassemble donc le bois non brûlé, y verse de l'huile et du soufre et active le feu pour achever la destruction totale de Jeanne, ainsi que l'avaient exigé les Anglais.

Bientôt en effet, il semble ne plus rester que des débris calcinés.

Mais qu'est cela ?

Le cœur a refusé de brûler. Il est là, rouge et gonflé, comme vivant.



170 Le bourreau répand à nouveau l'huile et le soufre. Il ranime le feu.

Le cœur de Jeanne, ce cœur qui a tant aimé Dieu et la France, est resté entier.

Impressionné, le bourreau l'enferme dans un sac avec les autres débris du corps.

Et comme l'avait ordonné l'évêque anglais, il alla jeter ce sac dans la Seine. Jeanne avait pour tombeau les eaux du vieux fleuve, et bientôt après la mer immense. Sépulture à sa taille.



171 Sur la place du Vieux-Marché, la foule, un instant muette d'angoisse et de stupeur, réalise ce qui s'est passé.

Les solennelles déclarations de Jeanne tombant du haut du bûcher ont jeté l'effroi dans les rangs.

Les membres du Tribunal se retirent en désordre aussi vite qu'ils le peuvent.

La foule à son tour s'écoule péniblement, comme prise de panique.



172 Des flots de gens se répandent dans les rues et les ruelles, criant, pleurant, gesticulant. Et l'on entend cette rumeur qui monte, s'enfle, grandit jusqu'à devenir un cri d'épouvante :

« Nous sommes perdus, nous avons brûlé une sainte ! »

Ce jour-là même, un chanoine de Rouen, membre du Tribunal, n'hésitait pas à déclarer :

« Je voudrais que mon âme fût où je crois qu'est l'âme de cette femme. »



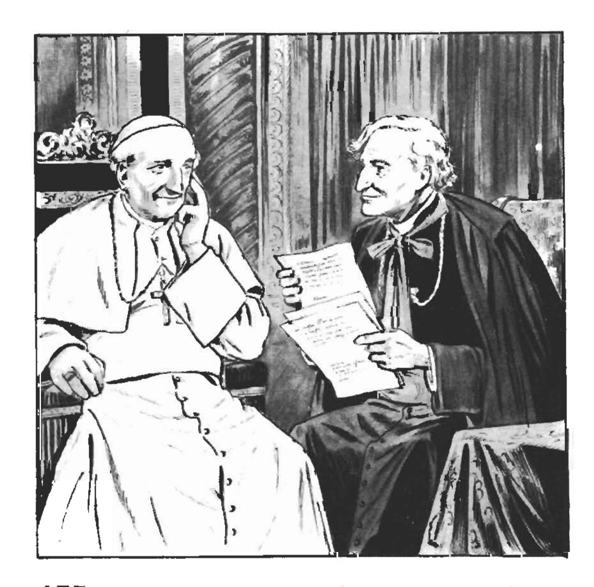
173 Jeanne, la Pucelle de France, est morte. Mais du haut du Ciel, plus puissante encore que pendant sa vie terrestre, elle continue sa mission. Loin d'être le signal de la défaite, son martyre prépare l'achèvement de l'unité française. Bientôt, ainsi qu'elle l'avait prédit, il ne reste plus un Anglais sur le sol de la patrie. Paris est repris. Puis Rouen, qui ne se console pas d'avoir vu brûler Jeanne.

Les Rouennais demandent au Roi la révision de l'infâme procès.



174 On s'y met donc. Et il est facile de constater par quels procédés injustes ou odieux on a réussi à condamner Jeanne, en trompant même les savants les plus loyaux à qui l'on présentait les choses autrement qu'elles n'étaient en réalité.

Enfin, le Pape désigne un légat pour aller voir sur place. Beaucoup de personnes sont appelées à témoigner. Et l'on voit la bonne maman de Jeanne, Romée, devenue très vieille, venir en pleurant parler de sa fille si bonne, qui reste pour elle la Jeannette de toujours.



175 Tout le monde est bientôt convaincu de l'innocence et de la sainteté de la Pucelle. Et l'on proclame solennellement la fausseté du procès qui l'a condamnée.

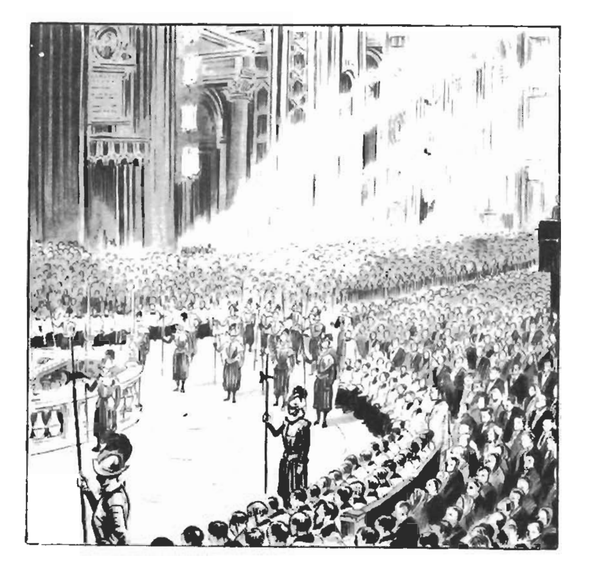
Les siècles passent. Orléans n'a jamais oublié sa libératrice, et travaille sans cesse à ce qu'elle soit glorifiée par l'Eglise. Un de ses évêques, Mgr Dupanloup, demande au Pape en 1869 — au nom de 12 évêques français — d'introduire la cause de Jeanne. Pie IX accepte. L'enquête commence.



176 Hors de France, des catholiques de toutes nations souhaitent voir la sainte jeune fille sur les autels. Les Anglais eux-mêmes insistent auprès du Saint-Père. Le grand Cardinal Newman écrit personnellement au Pape en ce sens.

En 1894, Jeanne est déclarée Vénérable. Quelques années passent encore. En 1909, on la proclame Bienheureuse.

Puis vint la guerre de 1914-1918, au cours de laquelle fut souvent invoquée celle qui avait si bien « bouté l'ennemi hors de France ».



177 Tout le monde voulait alors qu'on puisse l'appeler officiellement sainte Jeanne d'Arc.

La cérémonie de canonisation, au cours de laquelle le Pape doit dire lui-même qu'il décide d'inscrire quelqu'un au catalogue des saints de l'Eglise, est fixée au 8 mai 1920.

La basilique saint Pierre de Rome est remplie d'une foule immense. Trois cents évêques, cinquante mille personnes, sont venus assister à la glorification de l'humble vierge de Lorraine.



178 Benoît XV s'avance, tiare sur la tête, porté sur la sedia gestatoria. L'immense basilique retentit de vivats.

Puis le Pape, agenouillé devant l'autel, prie longuement.

L'avocat du procès fait sa plaidoirie. Des chants s'élèvent. Ce sont nos saints nationaux qui sont invoqués après la sainte Vierge : saint Martin, saint Louis, saint Vincent de Paul.

Enfin le Saint-Père va parler. Tout le monde se lève pour l'écouter.



179 Il déclare qu'il a prié, étudié la cause qu'on lui a présentée, pris conseil de toutes manières, et donc, que « par l'autorité du Christ et pour le bien de l'Eglise, il décide que Jeanne d'Arc est inscrite au nombre des Saints ».

Le Pape, debout, entonne le « Te Deum », repris par la foule émue jusqu'aux larmes.

La fanfare des trompettes d'argent retentit sous les voûtes de Saint-Pierre, tandis que les cloches s'ébranlent dans tous les clochers de Rome.



180 L'Eglise a une sainte de plus. Une sainte de chez nous qui inlassablement, là-haut dans la gloire, prie pour l'immense Chrétienté, unie à ce Jésus qu'elle a si bien servi sur la terre, à Notre Dame qu'elle a tant aimée, à saint Michel, à ses saintes et à tous les saints du Ciel.

Contre tous les ennemis, elle peut nous défendre. Demandons-lui surtout de garder son cher pays de France dans l'amitié de Dieu. Elle en est, par une décision spéciale du Pape, la Patronne secondaire. Et sur le plan civil, sa fête est une fête nationale, célébrée avec éclat par tous les Français. Sainte Jeanne d'Arc, sauvez la France!